

Louis Claude de Saint-Martin
IV
L'ÉCOLE MYSTIQUE :
LES « SUPERIEURS INCONNUS
DE LOUIS-CLAUDE SAINT-MARTIN

Louis Claude, marquis de Saint-Martin, naquit à Amboise, en Touraine, le 18 Janvier 1743. Sa mère étant morte peu de temps après sa naissance, il fut élevé par sa belle-mère et son père, gens fort pieux. Il fit ses études au collège de Pont-Levoy. Destiné à la « robe », il fit ses études de droit, et devint rapidement avocat, au présidial de Tours. Cette profession, avec tout ce qu'elle comportait à l'époque, de tracasseries et de chicanes oiseuses, le déçut promptement, et, sur une recommandation du *duc de Choiseul*, ami de son père, il reçut bientôt, après avoir quitté le parlement, un brevet d'officier au Régiment de Foix. Il fut en garnison à Bordeaux, *et c'est là* qu'il fit la connaissance d'un autre officier de ce régiment, M. de Grainville, affilié à l'Ordre des Elus Cohen, que venait de fonder Martinez de Pasqually. Cet officier l'initia à la Doctrine de l'Ordre, son mysticisme naturel, une prédisposition certaine pour les études théologiques et les hautes spéculations hermétiques, l'enthousiasmèrent bientôt, et en octobre 1768, il fut initié rituellement. Dans les lettres de *Martinez de Pasqually*, notamment celle du 13 août 1768, il est « Monsieur de Saint-Martin », alors qu'on l'accrole aux « T. P. » (*Très Puissant Maître*, formule rituelle) de Grainville et de Balzac. Mais dans une autre lettre, du 2 octobre de la même année, il est « le Maître de Saint-Martin ». Il a donc reçu les trois premiers grades de la maçonnerie bleue, dite « de Saint-Jean », et il est sans doute en *passé* d'entrer dans la fameuse classe du Porche.

Quoi qu'en disent la plupart de ses historiens, toutes ses lettres le prouvent : Saint-Martin a « opéré » selon les rites de la Haute Magie cérémonielle et les instructions de son Maître *Pasqually*, *et il a eu les résultats attendus*. Il a vu les « passes », senti les angoisses annonçant la présence de « la Chose », *et plus tard*, il ne niera jamais ces résultats.

Mais si la doctrine qu'il a reçu, jeune officier du Régiment de Foix, secrétaire du Maître durant des années, le marquera

pour le reste de ses jours d'une empreinte spirituelle particulière et indélébile, il n'éprouve que peu d'intérêt pour les « manifestations » de l'Au-delà, mieux encore, une certaine méfiance quant à leur bénéfïcité morale. Ceux qui le taxent de crainte, tels Bricaud en sa « Notice sur le Martinisme » ou divers auteurs, commettent une erreur. Saint-Martin a scrupuleusement observé les usages occultes et les cérémonies secrètes des Réaux Croix durant plus de six années. La crainte lui serait venue si tard ? Non. Mais son orientation mystique a varié.

Saint-Martin est un spéculatif pur, et le côté opératif de la Maçonnerie, mystique et Cohen, le gêne. Et vers 1775, lors de la parution de son premier ouvrage, le traité « Des Erreurs et de la Vérité », il y a bientôt un an que l'évolution est commencée. Et dès 1777, pendant son séjour à Versailles, il va tenter d'amener ses frères Cohens à la mystique pure. Il y a alors trois ans que Martinez de Pasqually est mort à Port-au-Prince.

A l'égard des Elus Cohens, Saint-Martin n'aura que peu de succès. Soit que ceux-ci gardent (ce qui est *très probable*), une profonde admiration pour la mémoire du Maître disparu, soit qu'ils répugnent à se confier à un égal qu'ils ont vu, pour quelques-uns, faire ses premières armes, Saint-Martin échoue au sein de l'Ordre.

Mais s'il est désintéressé- ce qui est sûr - il est persévérant ! Et c'est dans un milieu différent des cénacles hermétiques et des aréopages ésotériques, qu'il va porter ses efforts. Le XVIIIème siècle est matérialiste en son ensemble, « libertin », au sens désuet du mot. Notre nouvel adepte va tenter de le convertir. Et ce sera alors la série de ses ouvrages, ses succès dans le grand monde, où toutes les nobles dames que tourmentent l'au-delà, le problème de l'âme, celui de Dieu, lui réservent un accueil plein de bienveillance.

Saint-Martin a eu de nobles amies, et de belles amies. Mais si les femmes ont fait sa renommée, plus que les hommes, ces amitiés ont pour elles d'être restées noblement spirituelles, sans que rien de grossier ou de bas ne viennent les ternir.

Néanmoins, formé à une école pleine de discipline, où on savait ce qu'on voulait, et où on travaillait plus qu'on ne discutait, Saint-Martin va tenter de réaliser son rêve, arrêté par le manque de confiance des Elus Cohen. Il va se tourner vers les hommes, et réaliser un mouvement spiritualiste, reposant sur l'ésotérisme chrétien. Sachant par intuition et par expérience, que rien ne traverse les siècles sans encombres que ce qui est occulte (« pour vivre heureux, vivons caché »), il constituera son école, sous la forme ésotérique et secrète.

Lors d'un de ses voyages à Strasbourg, (ville qui se partagea sa vie, avec Paris et Amboise, - si on excepte ses voyages l'étranger - et qu'il appela plus tard son « paradis »), Saint-Martin avait fait la connaissance de Rodolphe de Salzman, traducteur et commentateur du philosophe mystique allemand Jacob Böhme.

Or, issu des « *Frères d'Orient* », ordre initiatique constitué à Constantinople, en 1090, sous le patronage de l'empereur Alexis Comnès, une fraternité mystique secrète groupait les adeptes de toute une école rosicrucienne, du type évangélique et protestant. Cet ordre était celui des « *Philosophes Inconnus* ». Sans doute, la Gnose, adaptée au milieu réformé, avait perdu bien de ses richesses. Mais si on excepte cette variation purement localisée dans le domaine de la métaphysique, le côté hermétique était resté intact, et à côté de l'Alchimie spirituelle l'Alchimie opérative était venu apporter à de nombreux affiliés, le précieux réconfort de ses enseignements et de ses démonstrations in anima vili. Henri Kunrath, (auteur de « *l'Amphithéâtre de l'Éternelle Science* »), Henry Sethon, le Cosmopolite, mort sur les chevalets de l'Electeur de Saxe, Sendivogius, son disciple, le duc Saxonius Comnès, Jacob Böhme, avaient précédés Rodolphe de Salzman sur l'arbre généalogique de l'Ordre. Et dès 1646, en France, les pouvoirs publics avaient été amenés à rechercher cette mystérieuse société, ce sur une dénonciation de la « *Confrérie du Saint-Sacrement* », société secrète catholique petite fille de la Sainte Ligue, qui voyait en elle les travaux de mine de la Réforme, repris et aggravés ! ...

Nous donnons, en fin d'ouvrage, les Statuts de la Société des Philosophes Inconnus. C'est à cet Ordre mystique autant que secret que s'affilia Louis Claude Saint-Martin, un siècle et demi après sa fondation (1643).

Et ceci explique la lettre qu'il adressait à Lyon, le 4 Juillet 1790, justifiant sa démission de tous les chapitres ésotériques auxquels il était rattaché jusque là. La voici :

Strasbourg, le 4 Juillet 1790.

« Je vous remercie aussi mon cher f. et je suis fâché de *toutes* les peines que vous prenez pour moi.

« ...etc.

« (quatrième paragraphe) : Dites aussi au cher f. : aîné, s'il vous plaît, que j'attendais de lui une réponse qui n'aurait pas été bien longue ! Que, ne la voyant pas venir, je peux présumer d'avance de quelle nature elle seroit, ce qui me détermine à prendre mon parti, qu'en conséquence je le prie de présenter et de faire admettre ma démission de ma place dans l'Ordre intérieur, et de vouloir bien me faire rayer de tous les registres et listes maçonniques où j'ay pu être inscrit depuis 1785. Mes occu-

pations ne me permettant pas de suivre désormais cette carrière.

Je ne le fatiguerai pas par un plus ample détail des raisons qui me déterminent. Il sait bien qu'en ôtant mon nom de dessus des registres, il ne se fera aucun tort, puisque je ne lui suis bon à rien ! Il sait d'ailleurs que mon esprit n'y a jamais été inscrit. Or, ce n'est pas être liés que de ne l'être qu'en figure.

« Nous le serons toujours, je l'espère, comme Cohens ; nous le serons même par l'initiation, si toutefois ma démission n'y met pas d'obstacle car alors, je ferai le sacrifice de l'initiation, attendu que le régime maçonnique devient pour moi chaque jour plus incompatible avec ma manière d'être, et la simplicité de ma marche. Je n'en respecterai pas moins jusqu'au tombeau celle de ce cher Frère, et il peut être sûr que je ne la troublerai de ma vie.

« Adieu, cher Frère, présentez mes hommages à toute la famille, et à tous les Frères, spirituels et temporels.

Ora pro nobis"

On voit par les termes mêmes de cette lettre, néanmoins, le cas que faisait Saint-Martin de sa première initiation, celle qu'il avait reçu de Martinez de Pasqually. Il quitte tout, la Maçonnerie ne lui est plus rien, qu'un poids, mais néanmoins, il tient à rester, d'esprit et de coeur un Réau-Croix, fidèle à ses Frères et leur tenant à coeur...

Et dès son entrée dans l'ordre mystique séculaire, il va alors se consacrer tout entier à son nouvel apostolat. Les voyages vont commencer. Là, *un* point d'histoire et de chronologie se pose. Quand est-il exactement entré en relation avec Salzmänn, et quand a-t-il été reçu, selon les rites, sous le Manteau, le *Masque et la Cordelière* ?...

Plusieurs années auparavant...

En effet, son premier voyage, à Londres, est de janvier 1787, il y reste jusqu'en juillet, et il repart aussitôt après, en septembre, pour l'Italie, en compagnie du Prince Galitzine. En février 1788, il est de retour à Lyon.

Ses *autres voyages*, tant en Suède qu'au Danemark, sont plus incertains. Seule, la tradition verbale de ses « Intimes » nous les confirme. Egalement, celui de Russie, est plus douteux encore. Et il est probable que ce fut le Prince Galitzine, qui était un des disciples du « Philosophe Inconnu », qui réalisa là-bas, parmi les affiliés à la « Stricte Observance », la diffusion de la mystique de Saint-Martin.

Ses disciples constituèrent-ils simplement un vaste groupe, s'ignorant souvent les uns les autres, et que seul, le Maître unissait par des enseignements communs, ou au contraire, formèrent-ils alors une vaste fraternité mystique.?

On ne saurait donner à aucune de ces hypothèses la prééminence sur *l'autre*, car la « Société » fut les deux.

La Rituélie qui présida à la remise sacramentelle de cette très réelle et incontestable « initiation » ésotérique, et qui est restée telle, encore de nos jours, est certainement la plus simple de toutes celles qui furent élaborées par les Occultistes et les Mystiques, depuis longtemps. Mais on ne saurait dire que celle des *Elus Cohen* ne s'y manifeste point, par de fort nombreux rappels. Sans doute, aucun lien ne la rattache à la Franc-Maçonnerie. Chose logique, puisque la « Société des Philosophes Inconnus » existait bien avant que la Grande Loge de Londres ne soit fondée, et que plus de quinze lustres ne les séparent, dans le Temps... Mais pour qui a été amené à étudier les deux Rituels, celui des « *Chevaliers Elus Cohens de l'Univers* » et celui des « *Supérieurs Inconnus* » la forme » extérieure du rite de Saint-Martin, avec son archaïsme désuet et son français du XVIII^e siècle, est toute pénétrée de réminiscences Cohen ! Une seule différence, importante malgré tout : l'Ordre de Saint-Martin ouvre ses Travaux « à la Gloire du Verbe Incréé », alors que les Elus Cohens ouvraient les leurs « à la Gloire du Grand Architecte de l'Univers ».

Dès 1829, dans une lettre, que Joseph Pont, ami et héritier spirituel de J.-B. Willermoz adresse au sénateur de Metz, J.-F. von Mayer, nous trouvons une allusion à la possibilité d'une initiation à un grade supérieur Elu-Cohen, que Saint-Martin aurait transmise à Gilbert, son ami intime.

D'autre part, le comte de Gleichen écrit en ses « Souvenirs », qu'il était devenu le disciple du « Philosophe Inconnu », en une école secrète que Saint-Martin avait ouverte à Paris. (Ce dernier lui avait même transmis l'affiliation aux Elus Cohen en 1779).

Enfin, dans des notes, datées de Paris, 20 décembre 1795, et qui furent adressées par un correspondant malheureusement resté anonyme, au professeur de théologie Köster de Göttingen, publiées également par un périodique allemand de l'époque, il résulte qu'il existait effectivement une « Société des Intimes de Saint-Martin » ou « Société de Saint-Martin », dite plus loin « filiale de la société de Saint-Martin de Strasbourg ». Dans les noms cités par lesdites notes, on retrouve divers Elus Cohens, probablement les rares disciples de Martinez de Pasqually ayant suivi Claude de Saint-Martin, et quelques petits princes allemands.

Nous donnons un Arbre généalogique des rares noms que nous avons pu découvrir sur cette « Société de Saint-Martin » quant au passé.

Reste un problème infiniment délicat à résoudre.

1° *Claude de Saint-Martin était-il en droit d'initier des profanes, et avait-il quelque chose d'occulte, au sens « sacramentel » du mot, à leur transmettre ?*

2° *Dans l'affirmative, cette initiation peut-elle porter le nom d'initiation au grade de Supérieur Inconnu ?*

Ce titre apparaît pour la première fois dans la lettre de Martines de Pasqually en date du 2 Octobre 1765.

Nous le retrouvons *sous* la signature de J.-B. Willermoz, en sa lettre du 29 Novembre 1772, adressée au nom de la « Grande Loge des Maîtres réguliers de Lyon », publiée par M. Steel Maret. Voici le texte :

« J.-B. Willermoz, ancien Grand Maître président, Garde des Sceaux et Archives de la Grande Loge de l'Aigle Noir, Chevalier Rose+Croix, Conducteur en chef du Chapitre des Elus-Cohen, S. I. R + ».

Jean Kotska, pseudonyme de Jules Doinel, nous dit en son ouvrage (« Lucifer démasqué »), qu'en 1778, les Chevaliers Bienfaisants « la Cité Sainte » portaient le titre de « Chevaliers du Parfait Silence, Silencieux *Inconnus* ». (Notons que Doinel est une autorité en la question, si complexe, des rapports de la Gnose et du Martinisme).

D'après le marquis François de Chefdebien de Saint-Amand, (le fameux « Franciscus Eques A Capite Galeato », Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte, de l'ouvrage de Benjamin Fabre...), nous savons que Martines de Pasqually, avant de repartir pour Saint-Domingue, avait désigné un successeur et cinq « Supérieurs Inconnus » de l'Ordre des Elus Cohens, qui furent : Bacon de La Chevalerie, Louis Claude Saint-Martin, J.-B. Willermoz, de Serre, Duroy d'Hauterive, de Lusignan. Ceci nous est rapporté par le Prince Chrétien de Hesse, Chevalier Bienfaisant lui-même, et membre de la Société de Saint-Martin, de Strasbourg, en sa lettre au sénateur de Francfort sur Main, Metzler, Grand Profès des « Chevaliers Bienfaisants », et donc relié aux Elus Cohen par le rameau de Willermoz.

Dés 1821, ce genre d'initiation, d'homme à homme, était connu. Nous voyons en effet Varnhagen von Euse, en sa préface pour l'ouvrage de Rahel (« Angelus Silesius und Saint-Martin »), nous dire que : « Il (Saint-Martin) se décida plutôt de fonder une société... Mais la fondation de cette société ne s'effectua que lentement ; il n'acceptait que peu de membres et en usant d'une très grande prudence... La nouvelle société me semble n'avoir eu au commencement que la forme d'une Loge maçonnique ordinaire. Le but des grands voyages qu'il fit plus tard a été très probablement de lui procurer une participation plus étendue ».

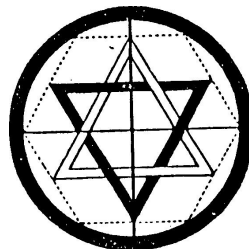
Et Papus, en son ouvrage « Martinez de Pasqually », pages 211 et 212, nous dit :

« Depuis cette époque, *jusqu'en 1887*, l'Ordre Martiniste fut transmis par des groupes d'Initiateurs répandus surtout en Italie et en Allemagne. A dater de 1887, un grand effort fut tenté pour la diffusion réelle de l'Ordre ; et quatre années après, (1891), les résultats acquis permettaient la création d'un *Suprême Conseil*, de 21 membres, ayant sous son obédience plusieurs *loges*, tant en France, qu'en Europe. *De plus, un grand nombre d'initiateurs libres*, « S.: I.: », assurent d'une façon définitive la propagation de l'Ordre... A

Ces initiateurs libres sont unis aux réguliers, membres d'une Loge, par la communion spirituelle en une même Doctrine, une affiliation effectuée selon des formes identiques (bien que moins cérémonielle et hors d'une loge régulièrement constituée), détenteurs d'une *Charte* probatrice et des *mots* et *gestes*, de reconnaissance et de passage, qui sont scrupuleusement les mêmes que ceux de l'organisme constitué.

Car c'est un fait que les Martinistes qui prétendent dériver du rameau de Martinez de Pasqually (tel l'obédience lyonnaise qui avait à sa tête Jean Bricaud) ne possèdent pas de mots, signes, etc. de reconnaissance autres que ceux des affiliés de Saint-Martin !

Le pantacle, emblème de l'Ordre, est le même. Il représente *le Sceau de Salomon* (rappel de l'Ancien Testament), la *Croix* (rappel du Nouveau Testament), unis par le *Cercle*, (image du Serpent lové, paradigme traditionnel de la Gnose).



Le Dr Gérard Encausse (Papus), rénovateur du Martinisme, promoteur du Suprême Conseil de 1891, et donc de l'organisme connu sous le nom moderne d'*Ordre Martiniste*, avait été initié par Henri Delage, en 1881, et ainsi rattaché à l'Ecole de Saint-Martin, non celle des Elus-Cohen !...

Nous verrons plus tard comment le rameau issu de Martinez de Pasqually fut réuni à celui de Claude de Saint-Martin.

Mais dès maintenant, notons que les « S.: I.: » selon Saint-Martin étaient reconnus comme réguliers par le Suprême

Conseil. Voici en effet ce que nous dit le « *Rituel de l'Ordre Martiniste, publié à l'Orient du Suprême Conseil* » par Teder (Charles Détré), en 1913, page 153, 3e partie :

« ...

Délégué spécial. ...

Attributions. - 1) Auprès du Monde profane, il organise la propagande régionale, *en créant des Initiateurs Libres*, et en s'efforçant de constituer des groupes d'étude, dans la région qu'il occupe ».

Page 148, du même *Rituel* :

« ...Les *membres des Loges* paient donc les insignes et le droit de les porter, droits et insigne conférés par ladite Loge, mais ne sauraient payer le *grade initiatique*, que les Membres *Libres* reçoivent comme eux, *gratuitement conféré par un « S.: I.: »*. Un Membre Libre ne doit donc rien payer. »

Page 138, même *Rituel* :

« ... Les Initiés *Libres*, pour être régulièrement affiliés à une Loge régulière, devront subir les examens susdits : (*études SUR* les grades maçonniques) ». Il ne s'agit donc pas d'une *affiliation* maçonnique mais d'une *étude préalable sur le symbolisme maçonnique...*

Enfin, dans une lettre qui se trouve en nos archives et qui fut adressée par Jean Bricaud à un ancien membre du Suprême Conseil de 1891, et datée de 1923, le caractère parfaitement régulier des martinistes issus du rameau de Claude de Saint-Martin, était reconnu par cette phrase, définitive sur la question

« Mais, puisque vous êtes Initié Libre », à l'ancienne *mode*, vous demeurez libre d'agir à votre guise sur ce sujet. Etc. »

A l'ancienne mode... Voilà qui justifie catégoriquement la légitimité des fils spirituels selon Saint-Martin, aux yeux des puritains du Martinisme.

Saint-Martin a transmis à de rares disciples, soigneusement choisis pour leur intelligence, leur érudition, leur haut spiritualisme, ce grade de « Supérieur Inconnu » que lui avait remis son Maître, Martinez de Pasqually, avant de s'en aller mourir sous les Tropiques. Et ce faisant, il usait du droit multiséculaire qu'a tout initié de transmettre avant sa propre mort le précieux dépôt occulte, et qui est non seulement un droit mais un devoir.

S'il a cru bon de fondre en une seule cérémonie et en une seule affiliation, l'étincelle issue du foyer Cohen et l'étincelle issue d'un Ordre plus ancien, nul ne saurait l'en blâmer. Car il faut nécessairement qu'un homme de chair se trouve à la genèse de tous les Ordres initiatiques !

Mais les Martinistes des deux écoles auraient tort de se suspecter. Comme le myste du rituel orphique, « ...*Fils de la Terre et Ciel étoilé...* », leur race est divine, eux aussi, et ils ont le droit et le devoir communs de puiser les mêmes eaux vives à la même source de Mnémosymée !



Médaille talismanique

Médaille talismanique

LA MYSTIQUE DES « S. I. »
DE L.-C. DE SAINT-MARTIN

L'école mystique fondée par Louis Claude de Saint-Martin, comme celle à laquelle il se rattacha en quittant les Elus Cohen, si elle continua à propager l'enseignement général de Martinez de Pasqually, en répudia néanmoins les « Opérations » magiques. Saint-Martin estimait que ce genre de pratiques pouvait être dangereux pour l'équilibre mental des adeptes, et susceptibles de les amener à errer en matière religieuse. Il nous apparaît donc utile de définir cette « voie intérieure » qu'il préconisa en place de la voie théurgique, et qui n'est autre que la simple ascèse mystique de l'Occident chrétien, connu en Orient sous le nom de « Bhakti Yoga » ou yoga dévotionnel et d'adoration.

*

**

Nul organisme ne peut être pour son possesseur, le canal de la Vérité totale. Nous sommes presque toujours infirme ou malade de quelque façon, et, précisément, une de ces infirmités possibles devient un auxiliaire des facultés supérieures de l'âme. En effet, le tempérament psychopathe possède l'émotionalité, qui est le sine qua non de la perception morale. Il possède l'intensité, cette tendance si essentielle à la vigueur morale pratique ; il possède l'amour de la métaphysique et du mysticisme, qui pousse notre intérêt au delà de la surface du monde sensible. Il n'est donc pas étonnant dès lors que ce tempérament, apparemment regrettable pour le matérialiste ordinaire, soit très propre à nous introduire en des régions spirituelles » de l'univers, ou en des recoins fermés des vérités religieuses, que le système nerveux de l'homme ordinaire, ignorant ou hostile, n'est pas à même d'atteindre. En effet, s'il existe une « inspiration » venant du royaume d'en haut, il est probable que le tempérament nerveux émotionnel constitue l'élément capital de la réceptivité qu'elle exige.

Ces remarques préliminaires sont d'ailleurs utiles pour toutes les manifestations de l'Invisible, et également pour les phénomènes dits d'union mystique, où l'âme se prétend communément en communication directe avec Dieu.

En contrepartie, il est bien évident que les risques d'illusions et d'erreurs y sont multipliés, eu égard à la sécurité apparente qu'offre le rationalisme scientifique. Et toutes les ressources de la psychologie, les connaissances acquises sur le composé humain, sur le processus nerveux de nos opérations intellectuelles, sur les anomalies, les étrangetés qu'elles peuvent présenter, tout cela n'est pas de trop pour écarter le plus possible les jugements trop hâtifs...

*

**

L'Homme reconnaît implicitement la possibilité d'une inspiration télépathique d'ordre extrahumain. Et le travail intérieur de l'artiste lui apparaît souvent, en son jaillissement spontané, comme le résultat d'une activité étrangère à sa conscience personnelle.

Sans doute, faut-il être excessivement bien trempé, et sûr de ses antécédents héréditaires, au point de vue mental, si on ne veut pas voir sa raison ne plus revenir, à la suite d'une envolée, et s'ébranler par des dialogues troublants, avec l'Invisible. Il est du devoir de tout propagateur de ces connaissances spéciales, de signaler le péril inhérent aux expériences psychiques, et surtout aux opérations de Magie cérémonielle. Ces opérations sont en effet des périodes de contact avec des Forces occultes, lesquelles ne s'avoisinent pas sans certains dangers.

Aussi faut-il n'envisager toute entrée en relation avec une Entité métaphysique, intérieure ou extérieure, qu'avec la plus extrême prudence. Et en ces risques, l'école de Saint-Martin fait courir des dangers aussi certains que celle de Martinez de Pasqually, pour être de conséquence moins brutale.

Nous nous devons de signaler ces choses.

*

**

Il faut avant tout écarter de la pratique de la « voie intérieure », les sens vagues ou insignifiants de la Mystique, les sens : péjoratifs, (de piété mièvre ou sentimentale), le sens, - un peu trop généreux -, de la vie mystique, (désignant simplement la vie chrétienne intérieure, la vie spirituelle d'union avec Dieu par l'amour) ; le sens restreint aux faits mystiques extraordinaires, ou de communication plus manifeste, pour la conscience, avec l'Invisible, et, plus spécialement (écartant les visions et révélations, les locutions ou auditions, qui ne sont que des

faits secondaires, accessoires, sans lien immédiat avec l'union avec Dieu), il faut s'arrêter au sens précis et étroit de la contemplation, où l'âme se sent et se dit unie à Dieu, dans et par l'Amour, mais de telle sorte que ces explosions du divin au sein de la conscience du mystique, lui paraissent manifestes, évidentes, et soient incontestablement génératrices d'une connaissance transcendantale accrue, voire d'une certaine révélation métaphysique encore ignorée de l'Homme.

Il faut donc envisager également comment cette expérience mystique se rattache à l'activité dite « subconsciente », et si celle-ci l'explique, partiellement ou en totalité. Précisons que le mot de subconscient est employé pour désigner des phénomènes qui semblent dirigés par une activité psychique intelligente, tout en échappant à la conscience personnelle du sujet, et qui, émergent parfois dans cette conscience personnelle, semblant appartenir à une personnalité étrangère.

*

**

Les faits d'union mystique nettement caractérisés, sont parfois appelés phénomènes de *contemplation parfaite*, lorsque la suspension des réactions naturelles est complète, ceci par opposition aux phénomènes de *contemplation imparfaite*, où l'état mystique n'est pas encore assez accentué pour absorber toute l'âme, et chasser toute distraction, étrangère à l'objet principal.

La contemplation *parfaite* comprend trois états : l'union simple, l'union extatique, l'union transformante. Avant ces états supérieurs de l'âme, nettement caractérisés, l'état mystique se manifeste déjà dans l'âme par des recueils surnaturels, et l'instinctive oraison du mystique, dites « de quiétude ».

Il est d'ailleurs bon de remarquer que la défaillance extérieure des sens est accessoire dans l'état mystique, puisque, dans le stade supérieur de l'union transformante, ces circonstances ne se reproduisent plus, d'ordinaire, et nous nous trouvons alors en présence d'un sujet qui jouit, (il l'affirme du moins) de sa contemplation intérieure, alors que toutes ses facultés demeurent libres et le laissent vaquer à ses occupations actives.

Dans le déroulement de l'état mystique, on observe les stades suivants.

L'âme se sent peu à peu envahie par une personnalité étrangère, qui s'impose à son attention et à son amour. Elle est pareille au disciple venu pour entendre un maître fameux. Une attente sympathique prépare sa venue, et une meilleure intelligence de l'exposé de sa doctrine ! Le maître paraît alors, ceux qui l'aiment, parmi l'assistance, le comprennent mieux, et lui-même se révèle mieux encore à eux. Peu à peu, l'esprit du dis-

ciple est pénétré par cette personnalité qui l'envahit, jusqu'à oublier les contingences et les nécessités extérieures. Suspendu aux lèvres du maître, il se laisse absorber par l'admiration, la vénération, l'amour même, pour celui qui le retient ainsi, sous le « charme » (au sens occulte du mot...).

Appliquons alors ces faits aux états mystiques de l'être, tels qu'ils apparaissent à la conscience, et nous aurons une idée de la « joie intérieure » générée par lesdits états.

Les faits, ainsi analysés, posent donc trois problèmes au rationaliste qui s'y attaque.

D'abord, celui de leur origine passive, puisqu'ils surgissent devant la conscience personnelle, comme un acte vital, mais reçu et subi, plutôt que produit et causé.

Ensuite, celui de leur mécanisme psychologique, dont on devra décomposer l'aspect affectif ou cognitif, montrer qu'il *n'est point morbide*, expliquer sa valeur, sa noblesse, et la transcendance (affirmée par les sujets) *d'une connaissance sans images*, si on prend leurs assertions à la lettre, pure et idéale compréhension.

La psychologie accorde d'ailleurs pleinement au mystique le fait (assuré par lui), que cette force interne qui le dirige n'est point sa volonté consciente ; que cette intelligence, qui ordonne sa vie, n'est pas son intelligence réfléchie. Ses états, dès lors, sont bien la manifestation d'une puissance étrangère à sa conscience supérieure, et la réalisation progressive en lui d'un *dieu intérieur*, qui s'empare de lui, le pénètre, le transforme... Mais ce dieu, ce n'est qu'un dieu inférieur, c'est le Ydam tantrique le « divin en lui ». Il est encore de la nature et de l'activité psychologique. Ce qui *dépasse* la conscience ordinaire, ce sont les *forces* subconscientes, qui peuvent prendre figure divine, au sens religieux du mot, lorsqu'elles unissent *à la fois la fécondité créatrice* et la *richesse morale*, la conformité à une quelconque tradition religieuse extérieure...

Il reste à prouver que ces phénomènes de subconscience servent de véhicules à l'action vraiment extérieure d'un Dieu transcendant.

*

**

Que le phénomène mystique revête l'aspect de l'émotivité affective n'est pas étonnant en soi. En effet, la vie affective constitue le fond même de notre être. C'est ce terrain particulièrement important, sur lequel se réalisent nos désirs, nos tendances, notre caractère, sur lequel s'édifient nos sentiments, nos intellections qui en dépendent, notre vie pleinement consciente, (qui ne nous la révèle d'ailleurs qu'imparfaitement). Concluons, par cette prépondérance même de ce fond affectif, prédominant à

tout autre instinct, que l'affectivité mystique est une manifestation supérieure de l'élan vital instinctif, dont la rêverie anagogique est le premier symptôme.

*

**

A vrai dire, le mystique ne peut fournir au critique rationaliste aucune preuve évidente qu'il s'agit bien d'un Dieu transcendant. Le mystique affirme en effet par intuition, dans une vision, ou plutôt une connaissance intellectuelle sans images, cet Etre présent qu'il nomme Dieu, et cela par un mode de connaître qui dépasse toute tentative d'explication en mode humain.

Tenter de l'expliquer aboutit d'ailleurs à une impasse. Le mystique traduisant ses sensations intellectuelles cognitives est alors dans l'obligation d'user de termes absolument impropres à sa tentative de définition. D'où la mièvrerie, le sentimentalisme désuet, et aussi les équivoques rappels freudiens, qu'on relève chez la plupart d'entre eux.

Faisons là malgré tout une distinction pour le mystique relevant d'une école ésotérique, chez qui l'appétit de connaissance domine souvent l'appétit d'amour. Chez le mystique chrétien, c'est ce dernier facteur qui domine toujours.

Mais si nous voulons bien faire confiance à quelques-uns d'entre eux et admettre la connaissance mystique sans exiger de démonstration (et ces démonstrations « scientifiques » sont souvent plus illusoire que le fait mis en doute...), nous aurons néanmoins quelques détails précieux.

« La contemplation mystique, nous dit saint Jean de la Croix, est si simple, si spirituelle, si générale, que l'intelligence la reçoit sans être enveloppée dans aucune espèce d'image ou de représentation capable d'être reçue par les sens. » (1)

« Lorsque le Dieu Très Haut vient rendre visite à l'âme, celle-ci reçoit quelquefois la faveur de le voir. Elle le voit alors en elle-même, sans aucune forme corporelle, mais plus clairement qu'un homme mortel n'en voit un autre. Les yeux de l'âme éprouvent alors une plénitude spirituelle dont je ne puis rien dire, parce que les paroles et l'imagination sont impuissantes à l'exprimer... » nous dit sainte Angèle de Foligno. (2)

« L'âme connaît Dieu dans le fond d'elle-même, et elle le voit pour ainsi dire plus nettement qu'elle ne voit la lumière matérielle avec les yeux du corps. Ni les sens, ni l'imagination n'ont
.1 *La Nuit de l'Âme.*

.2 Mais l'immensité divine est infiniment plus vaste et plus variée et plus intéressante; et la vision intuitive nous y réserve des spectacles d'une profondeur et d'une vie et d'une beauté que notre œil n'a point vues, que notre imagination ne peut se représenter, que notre intelligence éclairée par la foi, ne fait que soupçonner de bien loin. Dieu intime, 24ième Élévation, DÉVOTION À LA NATURE DIVINE ET SES ATTRIBUTS. Foligno

la moindre part à cette vision. Tout se passe dans la cime de l'esprit... ». Voilà la conclusion d'un autre mystique, Alvarez de Paz. (1).

« Comment peut-il se faire que l'âme ait vu, entendu, qu'elle a été en Dieu et Dieu en elle, puisque durant *cette* union elle ne voit ni n'entend ? Je réponds qu'elle ne le voit pas alors, mais qu'elle le voit clairement plus tard, après qu'elle est revenue elle-même. Et elle *sait*, non point par une vision, mais par une certitude qui lui reste, et que Dieu seul peut lui donner... », nous dit Sainte Thérèse d'Avila.

Conçoit-on alors ce que l'étude patiente, les connaissances ésotériques atteintes, la formation philosophique primitive, peuvent offrir au mystique selon Saint-Martin, quant aux moyens de traductions en un mode d'appréciation plus concret ? Lorsqu'il est redevenu lui-même, ainsi que le précise Sainte Thérèse d'Avila, c'est tout un domaine métaphysique, auparavant obscur pour lui, que cette « grâce » spéciale lui permet d'illuminer ! Et si l'état supérieur atteint au cours de cette union avec le divin est le même pour tous les mystiques, il n'en est pas moins vrai que pour notre illuminé », il peut en rester quelque rayon, quelque étincelle durable, un tison, rougeoyant sans doute, mais qui lui facilitent pourtant la réédition future de cet état.

L'un comme l'autre ont été l'objet du même phénomène intérieur. Mais à la façon de deux auditeurs d'un même concerto, dont l'un n'aurait pas la mémoire auditive, alors que l'autre la posséderait. Et ce dernier peut alors, imparfaitement sans doute, mais en partie, écouter en lui-même autant de fois qu'il le veut, ledit concerto...

« L'âme, nous dit saint Jean de la Croix, paraît parfois être plus Dieu qu'elle n'est âme... ». Pour Saint-Martin, « l'Homme est une pensée de Dieu... ». Expressions identiques quant au fond, et quant à leur commun rapport avec le mécanisme de la haute mystique.

*

**

De cette brève étude sur les états supérieurs de l'âme, et l'accès possible qu'ils réservent dans les inaccessibles régions spirituelles interdites à l'homme ordinaire, retenons simplement que l'école mystique et les enseignements propagés par Louis Claude de Saint-Martin ont merveilleusement complété l'école théurgique et doctrinale pure, qu'avait fondée Martinez de Pasqually. Toutes deux se complètent. Et si nous pouvions admettre que l'Homme puisse ou doive se désintéresser de son

(1) Lettre, I.

semblable, toutes deux constitueraient l'école idéale pour ce qu'on est convenu de dénommer l'Initiation. Mais il n'en est pas ainsi. L'enseignement traditionnel est formel : l'Homme n'est qu'un maillon d'une chaîne qui englobe l'Humanité tout entière. Cellule constitutive d'un Être général, il se doit autant à lui-même qu'aux autres. Et c'est pourquoi l'Ordre des Elus Cohen, dès sa formation, fut issu d'une préalable école philosophique, constituée par les trois grades de la Maçonnerie dite de Saint-Jean, ou Maçonnerie Bleue i Dans l'esprit du Maître, il en devait être ainsi. C'est pourquoi un autre disciple se crût dans le devoir d'en assurer la réalisation et la continuité. Nous le verrons plus tard.

*

**

Touchant la doctrine propre de Saint-Martin, nous pouvons déduire ce qui suit de ses nombreuses lettres à des correspondants, amis ou membres de sa Société.

*

**

A vrai dire du reste, il ne se dégagea jamais de sa formation première, aux côtés de son maître Martinez de Pasqually. Les manifestations théurgiques, attestées par lui-même, furent trop catégoriques pour ne pas dominer ses propres rêveries anagogiques et les teinter au gré de leurs propres natures. Et voici, à cet égard, ce que nous pouvons lire dans sa lettre du 11 juillet 1796, plus de six ans après avoir démissionné de tous les Ordres, Franc-maçonnerie, Elus-Cohen, etc.

« *Notre première école, (celle de Bordeaux), a des choses précieuses. Je suis même tenté de croire que M. de Pasqually, dont vous me parlez, et qui, puisqu'il faut vous le dire, était notre Maître, avait la « Clé active » de tout ce que notre cher Böhme expose dans ses théories, mais qu'il ne nous croyait pas en état de porter encore ces hautes vérités. Il avait aussi des points que notre ami, ou n'avait pas connu, ou n'avait pas voulu montrer, tels que la Résipiscence de l'Être pervers, à laquelle le Premier Homme aurait été chargé de travailler, idée qui me paraît encore digne du Plan Universel, mais sur laquelle cependant je n'ai encore aucune démonstration positive, exceptée par l'intelligence. »*

« Quant à la Sophia et au Roi du Monde, *il (don Martinez) ne nous a rien dévoilé sur cela, et nous a laissé dans les notions ordinaires de Marie et du Démon ! Mais je n'assurerais pas, pour cela, qu'il n'en eut pas la connaissance, et je suis bien persuadé que nous aurions fini par y arriver, si nous l'avions*



La Sophia céleste

La Sophia céleste

conservé plus longtemps. Mais, à peine avions-nous commencé à marcher ensemble, que la mort nous l'a enlevé. »

« Il résulte de tout ceci, que c'est un excellent mariage à *faire que celui de notre première Ecole et de notre ami Böhme C'est à quoi je travaille, et je vous avoue franchement que je trouve les deux époux si bien partagés l'un et l'autre, que je ne sais rien de plus accompli. Ainsi, prenons-en tout ce que nous pourrons, et je vous aiderai de tout mon pouvoir. »*

On voit que la théorie, chère à certains membres de sa Société ou à des historiens trop hâtifs, qui veut que Saint-Martin se soit totalement détaché des enseignements théurgiques de Martinez de Pasqually, est erronée. Saint-Martin tentait de hausser cette formation à un niveau nettement supérieur, et de

faire en somme que la faute Mystique soit à même de diriger, de contrôler et de commenter, les manifestations tangibles obtenues par la Théurgie des Réaux Croix.

*

**

Ce contrôle de la Mystique sur la vulgaire Théurgie, il *en* sent tout l'intérêt, et le définit fort bien :

« Ceux qui se plaisent dans l'état où l'âme est tombée, dit-il, et qui ne savent pas le chemin de la Sphère Supérieure, - à laquelle nous appartenons de droit primitif -, acceptent l'empire des Intelligences astrales, et se mettent en rapport avec elles: C'est la grande aberration de ceux qui pratiquent la Magie, la Théurgie, la Nécromancie, et le Magnétisme artificiel. Tout n'est pas erreur en ces pratiques, mais il faut se défier de tout. Car tout se passe en une région où le Bien et le Mal sont confondus et mêlés. »

Cependant, notre mystique n'entend pas faire une part trop prépondérante à la Théurgie, et encore bien moins à celle qu'il condamne dans la précédente lettre, *la théurgie païenne*, se bornant à des manifestations divines, par pur intérêt matériel. Et dans une autre lettre, datée de 1797, il nous dit encore ceci, précisant mieux sa pensée :

« Ces sortes de clartés (*issues* de la pratique des rites de la haute Théurgie), doivent appartenir à ceux qui sont appelés directement à en faire usage, par l'ordre de Dieu et pour la manifestation de sa gloire. Et quand ils y sont appelés de cette manière, il n'y a pas à *s'inquiéter* de leur instruction, car ils reçoivent alors, sans aucune obscurité, mille fois plus de notions, et des notions mille fois plus sûres, que celles qu'un simple amateur comme moi pourrait leur donner sur toutes ces bases.

« En vouloir parler à d'autres, et surtout au Public, c'est vouloir en pure perte stimuler une vaine curiosité et travailler, plutôt pour la gloriole de l'écrivain que pour l'utilité du lecteur. Or, si j'ai eu des torts de *ce* genre en *mes* anciens écrits, j'en aurais davantage si je voulais persister à marcher sur ce même pied. Ainsi, mes nouveaux écrits parleront beaucoup de cette « initiation centrale » qui, par notre *union* avec Dieu, peut nous apprendre *tout* ce que nous devons savoir et fort peu de l'anatomie descriptive de ces points délicats sur lesquels vous désireriez que je portasse ma vue.

« Sur le moyen de la plus prompte union de notre volonté avec Dieu, je vous dirai que cette union est une oeuvre qui ne peut se faire que par la ferme et constante résolution de ceux qui la désirent; qu'il n'y a d'autre moyen que l'usage persévérant d'une volonté pure nourrie par les oeuvres, et la pratique

de toutes les vertus, engrossées par la prière, pour que la grâce divine vienne aider notre faiblesse et nous amener au terme de notre Régénération.

« Sur cet article, vous voyez que ce que je pourrai dire au Public, n'aurait sûrement pas plus de crédit que n'en a la parole divine !

« Sur l'union du Modèle à la Copie, je vous dirai que, dans les Opérations spirituelles de tout genre, cet effet doit vous paraître naturel et possible, puisque les Images ayant des rapports avec leurs Modèles, doivent toujours tendre à s'en approcher. C'est par cette Voie que marchent toutes les Opérations théurgiques, où s'emploient les Noms des Esprits, leurs Signes, leurs Caractères, toutes choses qui peuvent être données par eux, peuvent avoir des rapports entre eux, etc.

(On voit par là que Saint-Martin ne condamne nullement la Théurgie en général, qu'il a bien au contraire la sienne propre, et qu'il ne condamne en fait, que ce que l'on confond trop souvent avec et qui n'est, en fait, que la Magie ordinaire, baptisée pour la forme, la Haute Magie !).

« Quant à votre question sur l'aspect de la Lumière, ou Flamme élémentaire, pour obtenir les vertus qui lui servent de Modèle, vous devez voir qu'elle rentre absolument dans la Théurgie, surtout dans le théurgique qui emploie la Nature élémentaire, et, comme telle, je la crois inutile et étrangère à notre véritable théurgisme, où *il ne faut pas d'autre flamme que celle de notre désir, d'autre lumière que celle de notre pureté,*

« Cela n'interdit pas néanmoins les connaissances très profondes, que vous pouvez puiser dans Böhme, sur le Feu et ses correspondances ! Il y a là de quoi vous payer de vos spéculations... »

A ce titre, Claude de Saint-Martin est un *Cabaliste*. Non point à la façon de beaucoup de cabalistes, qui se contentent de lire et de relire de vains livres. Il va plus loin qu'eux. Il allie l'ascétisme matériel (régime alimentaire, etc.) à l'ascétisme intellectuel (choix des lectures, nature des méditations), et le tout le met à même de préparer un milieu d'une pureté *suffisante pour* qu'un jour, *l'Esprit* (qui souffle où il veut, dit l'Évangile) ne manque pas de s'y arrêter. Et la seule part active (son théurgisme) qu'il apporte à tout cela, c'est la Connaissance, qui le met à même de connaître les « oraisons », les « noms divins » (lesquels il étudia énormément) les plus propres à faciliter ou hâter cette *Grâce*, visiteuse des Sages, la *Shekina* divine, la Sophia gnostique.

Sur ce rapide inventaire de son arsenal mystique, les profanes sont toujours rapidement passés. Et pourtant ! Saint-Martin n'innove rien...

Lisons attentivement les Cabalistes hébreux ou chrétiens. Et nous constaterons que les méditations spirituelles sur des éléments (tels le « Schéma » cabalistique, les Séphiroth, etc.), se sont toujours accompagnées de corollaires en rapport avec le régime et le genre de vie, l'ambiance du Cabaliste, le temps propice aux divines Oraisons, et la connaissance, traditionnelle et sacrée, des Noms Divins, des « Mots de Pouvoir », par laquelle l'Homme se souvient d'avoir été, en un autre monde, le *reflet du VERBE Divin*.

LA « VOIE INTERIEURE »
DE CLAUDE DE SAINT-MARTIN

Le « sens du divin » s'exprime surtout par l'émotivité religieuse et par le moyen des rites, cérémonies, sacrifices, qui en découlent. Il revêt son expression la plus *haute dans* la Prière. Les « saints hommes de Dieu, nous dit la tradition kabbalistique, lorsqu'ils veulent cheminer sur les Trente-deux Sentiers de la Sagesse, commencent par méditer sur les versets sacrés, et s'y préparent préalablement par le moyen de saintes oraisons ». Mais la Prière, comme le « sens du sacré », qu'elle exprime, est de toute évidence un phénomène spirituel. Et, comme le note judicieusement le Dr Carrel, le Monde Spirituel se trouve hors d'atteinte de nos techniques expérimentales modernes. Comment donc acquérir une connaissance positive de la Prière ? Le domaine scientifique comprend, heureusement, la totalité de l'observable. Et ce domaine peut, par l'intermédiaire de la Physiologie, s'étendre jusqu'aux manifestations du Spirituel. C'est donc par l'observation systématique de l'homme en train de prier, que nous apprendrons en quoi consiste le phénomène de la Prière, la technique de sa production, et ses effets. (1)

En fait, la Prière représente l'effort de l'Homme pour *communier avec* toute entité incorporelle ou métaphysique : ancêtres, guides, saints, archétypes, dieux, etc. ou avec la Cause Première, sommet de la pyramide précédente. Loin de consister en une vaine et monotone récitation de formules, la véritable Prière représente un « état mystique » pour l'homme, un état où la conscience de celui-ci s'aborde en l'Absolu. Cet état, il n'est pas de nature intellectuelle. Aussi, reste-t-il inaccessible, autant qu'incompréhensible, au philosophe et au savant. Pour prier, il faut faire l'effort de se tendre vers la Divinité. « Pense à Dieu plus souvent que tu ne respires... » nous dit Epictète. Et de très courtes invocations mentales peuvent maintenir

(1) A. Carrel : La Prière.

l'homme en la « présence » de Dieu. Il est d'ailleurs un autre aspect de la Prière, c'est son rôle « constructif », jouant en des « régions spirituelles » qui demeurent inconnues ou inexplorées. « Or et Labor », dit la vieille devise hermétique, « pries et travailles ». Et l'adage populaire ajoute : « Travailler, c'est prier ». Concluons que peut-être aussi, dans le même ordre d'idées, prier équivaut à travailler. Tout dépend de ce qu'on sous-entend derrière ce mot. Peut-être l'homme qui prie se construit-il, en un autre monde, cette « forme glorieuse », ce « corps de lumière », dont parlent les manichéens, et qui est sa « Jérusalem Céleste », à lui, sa propre « Cité Divine », son « Temple Intérieur » ?...

Dès lors, on peut admettre que l'homme qui ne prie pas, ne tisse point sa propre immortalité, et qu'il se prive d'un précieux trésor. En ce cas, chacun de nous trouvera, « outre-mort », ce qu'il aura, en sa vie terrestre, espéré y rencontrer. L'athée s'en va dans le Néant, et le croyant dans une autre Vie. (1)

Psychologiquement, le « sens du divin » paraît être une impulsion venue du plus profond de notre nature, une activité fondamentale, et qu'on constate aussi bien chez le primitif que chez le civilisé. Et ses variations sont liées à diverses autres activités fondamentales : sens moral, sens esthétique, volonté personnelle, notamment. L'inverse aussi est vrai. Et, comme le fait observer le Dr Carrel, l'histoire montre que la perte du sens moral et du sens du sacré, dans la majorité des éléments constitutifs d'une nation, amène sa déchéance et son asservissement rapide aux peuples voisins, ayant conservé, quant à eux, ce qu'il a perdu par sa faute, bien souvent. La Grèce, Rome, etc. en sont d'illustres exemples.

D'autre part, l'homme est un composé de tissus et de liquides organiques, pénétrés d'un élément impondérable, nommé la Conscience. Or, le corps vivant, somme des tissus et des liquides organiques, a son existence propre, liée à un rapport régulier avec l'Univers contingent. N'est-il pas alors permis de supposer que la Conscience, si elle *réside* en des organes matériels, se prolonge en même temps hors du continuum physique ? Ne nous est-il pas permis de croire que nous sommes plongés dans un « Univers Spirituel » (et par le fait de notre Conscience), univers dont nous ne pouvons davantage nous passer que notre corps de chair ne peut le faire de l'Univers Matériel, dans lequel il puise les éléments de sa conservation : oxygène, hydrogène, azote, carbone, et cela par le jeu des fonctions nutritives et respiratoires ?

(1) Ce qui ne signifie pas que le second soit mieux partagé que le premier.

Cet « Univers Spirituel », où notre Conscience puiserait les mêmes principes de sa propre conservation et sa « santé » morale, est-il interdit d'y voir l'ETRE IMMANENT, la Cause Première, que les religions ordinaires dénomment « Dieu » ? Dans l'affirmative, la Prière pourrait dès lors être considérée comme l'agent des relations naturelles entre notre Conscience et son *milieu propre*, au même titre que respiration et nutrition pour le corps physique.

Il n'est dès lors pas plus honteux, et quoi qu'en dise Nietzsche, de prier que de respirer, de méditer que de manger ou de boire. Prier est alors l'équivalent d'une activité biologique, dépendant de notre structure, et ce serait une fonction *naturelle*, normale, *de notre esprit*. La négliger, ce serait atrophier notre propre « principe », notre âme, en un mot.

Encore convient-il de distinguer en la matière ! Et la récitation de formules niaises, rabâchées sans que l'esprit y ait véritablement part, où les lèvres seules ont une activité réelle, n'est pas prier ! Encore faut-il que l'homme intérieur, celui que Claude de Saint-Martin nomme l'« Homme de Désir », soit attentif, et dynamise ce que lèvres et cerveau émettent conjointement.

Joint à l'intuition, au sens moral, au sens esthétique, à l'intelligence, le « sens du divin » donne à la personne humaine son plein épanouissement. Or, il n'est pas douteux que la réussite de la vie demande le développement maximum et intégral de chacune de nos activités physiologiques, intellectuelles, affectives et spirituelles. L'Esprit est à la fois Raison et Sentiment, et nous devons aimer la Beauté et la Connaissance autant que la Beauté Morale, celle de la Forme comme celle de l'Action. En cela, Platon a raison lorsqu'il nous déclare que pour mériter le nom d'homme, il faut avoir fait un enfant, planté un arbre, écrit un livre ».

Pour Claude de Saint-Martin, si le « Verbe » de l'Absolu se concrétise nécessairement en une nouvelle « hypostase », pénétrant seule le monde contingent, c'est qu'il est possible que le « verbe » de l'Homme réalise, à son tour, pour celui-ci, une possibilité d'accès à « l'Univers Spirituel » lorsqu'il est convenablement *aimanté, orienté, par sa Conscience Supérieure*.



Médaille talismanique

Médaille talismanique

V
L'ÉCOLE PHILOSOPHIQUE
Jean-Baptiste Willermoz

JEAN-BAPTISTE WILLERMOZ
ET LES CHEVALIERS BIENFAISANTS DE LA CITE SAINTE

Jean-Baptiste Willermoz, fils de Claude Catherin Willermoz, marchand mercier, lui-même originaire de Franche-Comté, est né à Lyon, le 10 Juillet 1730. (1)

Il entra en apprentissage dès l'âge de quinze ans, dans une entreprise ayant pour objet tout le commerce des soieries. Dès 1754, à vingt-quatre ans, nous le trouvons installé à son compte, à Lyon. Il ne possède pourtant, au départ, qu'une instruction rudimentaire, ayant quitté le collège de la Trinité à l'âge de douze ans, pour aider son père en son négoce. De famille très catholique, comme l'était également celle de L.-C. Saint-Martin, il en gardera toute sa vie une empreinte religieuse fort marquée.

Dès 1750 (il a par conséquent vingt ans), nous le trouvons affilié à la loge maçonnique lyonnaise. (Les documents historiques ne nous ont pas permis de retrouver le nom de cette loge). Le fait n'est pas, vu l'époque, fort étonnant. Au XVIII^e siècle, les loges maçonniques sont fréquentées par un public composé de gens fort honorables, et qu'ils soient protestants ou catholiques, ce sont alors des croyants sincères ; quand ce sont ce que l'époque nomme des déistes ils sont tout aussi religieux. Mais leur mystique s'épanche alors plus volontiers dans le domaine des sciences occultes : hermétisme, alchimie, cabale, etc.

En 1752, nous retrouvons Willermoz « Vénérable de sa loge, le prédécesseur du jeune maçon, son maître en maçonnerie, ayant quitté Lyon. Lassé du « climat » un peu banal qui règne en cette loge - restée inconnue -, il fonde, l'année suivante (1753) une autre obédience maçonnique qui prend le nom de la « Parfaite Amitié ». Il en est élu Vénérable le jour de la Saint-Jean d'Eté, le 24 Juin 1753. La loge est vite florissante. Dix ans

(1) Son nom s'écrivait à l'origine : Vuillermoz.

plus tard, une cinquantaine de soyeux et de *bourgeois* lyonnais fréquentent ses « Colonnes ». Dès 1756, cette loge fut rattachée à une Mère Loge : la Grande Loge de France, et la patente de régularisation, datée du 21 Novembre 1756, qu'obtient la « Parfaite Amitié » est le plus ancien document lyonnais de l'histoire maçonnique de la Grande Loge de France.

En 1760, le 4 Mai, les trois Vénérables lyonnais des loges ci-après ; l'Amitié (20 membres), la Parfaite Amitié (30 membres), les Vrais Amis (12 membres), décident, d'accord avec la Grande Loge de France, de créer une Mère Loge provinciale, chargée de veiller à la bonne marche des loges de la région. J.-B. Willermoz, Jacques Grandon, Jean Paganucci, les trois Vénérables en question, fondent alors la « Grande Loge des Maîtres Réguliers de Lyon ». Cette loge fut vite très florissante. Nous la retrouvons le 24 Juin 1760, jour de la Saint-Jean d'Été, installée en ses locaux (rue Saint-Jean...), possédant une cinquantaine d'inscrits. Le nombre des loges maçonniques méridionales affiliées et contrôlées par cet organisme central ne cesse d'ailleurs d'augmenter.

De 1762 à 1763, Willermoz en est le Grand-Maître. Il devient ensuite son *Garde des Sceaux* et son Archiviste. Mais pour être un organisateur de valeur, il n'en est pas moins le mystique épris de connaissances ésotériques que l'Histoire a retenu. C'est ainsi que nous le voyons douze ans plus tard, en 1772, affirmer en sa lettre au baron Hund : « Depuis ma première admission dans l'Ordre (maçonnique), j'ai toujours été persuadé qu'il renfermait la connaissance d'un but possible et capable de satisfaire l'honnête homme. D'après cette idée, j'ai travaillé sans relâche à le découvrir. Une étude suivie de plus de vingt années, une correspondance particulière fort étendue avec des Frères très instruits, en France et au dehors, le dépôt des Archives de l'Ordre, de Lyon, confié à mes soins depuis dix ans, m'en ont bien procuré les moyens. A la faveur desquels, j'ai *trouvé* nombre *de systèmes, tous plus singuliers les uns que les autres. Etc. (1)*

D'ailleurs, l'Allemagne et ses cénacles mystiques, auront toujours une prééminence marquée pour J.-B. Willermoz. C'est ainsi qu'en 1762, nous le voyons en contact avec elle, par l'intermédiaire de Meunier de Précourt, vénérable de la loge « la Vertu », de Metz. C'est ce maçon qui apprit à Willermoz que le Temple, détruit en apparence par la monarchie française et la papauté, avait survécu, et que les Chevaliers Teutoniques en avaient recueilli l'héritage exotérique, alors que les Rose-Croix en faisaient autant pour l'héritage ésotérique. Ce qui est, historiquement parlant, fort sujet à vérifications. Il ne faut pas trop

- (1) Ceci semble confirmer le rôle de « catalyseur philosophique », d'agent synchrétique, dévolu à la Franc-Maçonnerie.

s'étonner de cet engouement du catholique pratiquant qu'est J.-B. Willermoz pour les sciences occultes. Son frère, le Docteur Pierre Jacques Willermoz, épris d'alchimie dès l'âge de dix-neuf ans, fut l'élève et l'ami de Dom Pernetty, ce bénédictin qui est à l'origine des « Illuminés d'Avignon ». C'est pourquoi, en 1763, Jean-Baptiste Willermoz fonde le « Souverain Chapitre des Chevaliers de l'Aigle Noir, Rose-Croix ». En ce cénacle ésotérique, il ne sera question que d'Hermétisme et d'*Alchimie* et la Maçonnerie ne colorera que la forme rituelle extérieure.

A vrai dire, le christianisme est toujours l'idée directrice de Willermoz. Mais son catholicisme sent le fagot par bien des points. Et s'il adore le Christ Dieu, c'est autant comme le Rédempteur de l'Humanité déchue que comme l'Initié par excellence; le « Verbe de Gloire » qu'il évoquera peut-être, plus tard, au sein des aréopages Elus-Cohen; celui que l'antiquité païenne eût nommé sans doute le « Maître des Prodiges » si Apollonius de Tyane ne l'eût détournée...

Car, ne nous illusionnons pas, J.-B. Willermoz n'est nullement un mystique crédule, un naïf, ainsi que telle de ses biographes tend à le faire croire ! Il est plein du bon sens, commercial et lyonnais ! Et c'est pourquoi, condamnant les mirifiques rituelles des Hauts Grades, il dira plus tard, en 1767, le 22 mai : « Je me soucie très peu de décorations, de grands mots, de grandes clartés, de chiffres, de figures singulières par lesquelles on amuse, dans tout ce qui est connu jusqu'à présent, et qui fait au bout, demander toujours : cui bonis ! »

Et vient alors le décisif voyage de mai 1767 à Paris. Il y rencontre Bacon de La Chevalerie, substitut de l'Ordre des Elus Cohen, qui lui parle, à mots couverts, de la doctrine et de son vulgarisateur, Don Jaime Martinez de Pasqually... Il ne se jette pas dans l'ordre les yeux fermés, et sa lettre à son frère le 22 mai de la même année, pleine d'un scepticisme expérimenté, le prouve bien. Il entre dans les Elus Cohen le sourire du doute aux lèvres, avec l'indifférence de l'homme qui fait une expérience de plus ! Il est « reçu » par Martinez de Pasqually lui-même, et la cérémonie se passe à Versailles. Or, il faut croire que cette ordination le marquera d'une empreinte extraordinaire, puisqu'il restera fidèle, *toute sa vie*, jusqu'à sa mort, à cette « révélation » !

*

**

C'est d'ailleurs à ce contact entre Martinez de Pasqually et Willermoz que nous devons de pénétrer la source originelle des enseignements de celui qui sera, pour tous les Chevaliers Elus Cohens, « le Maître ». En effet, par une lettre adressée à Willermoz le 11 juillet 1770, Dom Martinez de Pasqually nous parle

de ses Maîtres, « dont il n'est que l'interprète... ». De traditions purement verbales, venues du XVIII^e siècle à nos jours par le canal de ses fils spirituels, nous avons pu savoir que le théurge mystique possédait le 3^o degré dans un Ordre, issu de la « Rose+ Croix », et qui en comprenait neuf.

A vrai dire, on ne saurait reprocher à Willermoz cette soudaine fièvre mystique, purement apparente. Avant tout, il désire passionnément atteindre aux arcanes suprêmes dissimulés sous la Symbolique de la Franche Maçonnerie. Et ne se payant pas de mots, en bon soyeux lyonnais, n'étant pas aussi favorisé que ses Frères en matière d'apparitions, de « passes », il doute bientôt et se décourage. Claude de Saint-Martin d'abord, puis les Maîtres de Grainville et Champoléon, tous officiers au Régiment de Foix, le réconfortent alors de toute leur expérience. Mieux doués -que lui en matière de réalisations magiques, eux possèdent cette *certitude* en la réalité de l'Au-delà, des Etres étranges qui y déroulent leurs hallucinantes théories. Et c'est leur lettre du 30 Septembre 1770 :

« Nous tenons, comme vous le voyez, à l'Ordre, et malgré tout ce que nous pourrions reprocher également à Don Martinez. Ce n'est pas que ce soit peut-être personnellement Don Martinez qui nous persuade de « la Chose », c'est « la Chose » elle-même qui nous attache à elle, par l'évidence, la conviction, la certitude que nous en avons... Nous ne pouvons que souhaiter, pour vous, le même bonheur dont *nous jouissons*. »

La foi des disciples de Martinez de Pasqually retient donc Willermoz au sein de l'Ordre, malgré ses échecs magiques. Des gentilshommes aussi cultivés que Bacon de La Chevalerie, le marquis de Lusignan, le chevalier de Grainville, le marquis Louis Claude de Saint-Martin, à l'intelligence aussi souple, aussi lumineuse, tous lui assurent la réalité de ces « régions spirituelles » dans lesquelles les Rites théurgiques que leur a enseigné Don Martinez de Pasqually leur ont permis de pénétrer. Bien plus encore, tous *vivent* cette technique spéciale, mi-magique et mi-mystique, et ils ont des preuves éclatantes de son efficacité. Alors devant ces témoignages, J.-B. Willermoz reste...

Notons ces faits. Par la suite, quand Willermoz deviendra le sectateur, acharné et fidèle, de la Doctrine des Elus-Cohens, ils nous apporteront la preuve qu'il a été, à son tour, convaincu de la réalité occulte, et ce par « la Chose » elle-même, Mot mystérieux... Evoquant tour à tour d'autres qui furent employés par les adeptes de l'Ordre, et qui désignaient cependant la même « Présence Occulte », hantant les Réaux Croix, les inspirant, les guidant *télépathiquement* vers ce combat spiritualiste qui devra être livré, non seulement contre les Archontes rebelles de l'Au-delà, mais contre le matérialisme sans cesse grandissant de leurs contemporains. Car l'énigmatique présence que Saint-Martin nomme le « Philosophe Inconnu », celui que Willermoz appelle

« l'Agent », tous ces noms désignent encore, et toujours, « la Choses elle-même »... (1)

Fin 1770, Claude de Saint-Martin quitte l'armée pour se consacrer définitivement à la Mystique. Il devient alors le secrétaire de Martinez et, pour J.-B. Willermoz, tout deviendra alors infiniment plus clair. Doctrine, commentaires, rites théurgiques, seront éclaircis par Saint-Martin au cours d'une correspondance régulière entre les deux hommes.

En 1772, Willermoz apprend, par une lettre de la loge « La Candeur » de Strasbourg, (lettre du 5 Novembre 1772), l'existence d'une Obédience allemande, riche aussi bien par le nombre de ses loges que par la qualité de ses affiliés.. C'est la Stricte Observance Templière », soi-disant fondée par les Supérieurs Inconnus », aux dires de son Grand-maître, le Baron Hund. A vrai dire, si ce dernier a appris l'existence réelle de l'Ordre de ce nom, il n'a jamais été en contact avec aucun de ses missionnés ! Et les noms qu'il mettra plus tard en avant pour justifier l'origine de la « Stricte Observance » s'avéreront étrangers auxdits « Supérieurs Inconnus » ! Il n'importe. Ignorant ces faits, Willermoz est conquis ; l'ordre, l'importance, la discipline intérieure, tout parle en faveur de cette nouvelle Maçonnerie. Par lettre du 14 Décembre de la même année, il demande son affiliation à la « S. O. T. ». C'est le Baron Weiler (et non le Grand-maître lui-même) qui lui répond (lettre du 18 Mars 1773).

Mais notre lyonnais, prudent et averti, ne s'embarque pas en coup de tête au sein de ce nouveau milieu ! Par lettre du 23 Juillet 1773, il pose ses conditions, précisant que ses Frères, les Maçons lyonnais, n'accepteraient rien qui fut contraire aux lois de « leur Religion, ni à leurs devoirs de citoyens et de sujets fidèles du Roi de France ». Enfin ils n'entendent pas être amenés à des versements de trésorerie au profit de la Mère Loge d'Allemagne, ni se voir contester la libre disposition de leurs finances. Enfin, s'ils acceptent comme supérieurs les dignitaires allemands, ce ne sera qu'en matière des hauts grades de la « Stricte Observance » ; pour les grades maçonniques courants («symboliques ») ils entendent conserver le duc de Chartres, ainsi que tous les Français, comme Grand-maître et Supérieur.

Dans ce temps, la « Stricte Observance Templière » était devenue (1772, Saint-Jean d'été, 24 Juin) « Les Loges Ecossaises Réunies », et le Baron Hund, remplacé par le duc Ferdinand de Brunswick comme Grand-maître. La même année, en septembre, Claude de Saint-Martin vient s'installer chez Willermoz. Depuis trois ans, les deux amis sont en relations épistolaires extrêmement fréquentes. Leur amitié ne deviendra que plus profonde au cours du séjour d'un an que Saint-Martin fera chez Willermoz. C'est là que le livre - signé de Saint-Martin, sous le pseudonyme du « Philosophe Inconnu » - intitulé « Des Erreurs et de la Vérité », verra le jour. S'il est l'oeuvre d'ensemble de Saint-

Martin, il est incontestable que Willermoz y a collaboré, *ne serait-ce* que par une critique intelligente, au fur et à mesure de son élaboration. C'est le libraire Périsset, lui-même « Elu-Cohen », qui en assurera l'édition. Parallèlement nos deux hommes décident d'opérer ensemble pour les cérémonies du Rite. Mais (ainsi que cela est généralement), les Opérations théurgiques effectuées en commun ne donnent pas les résultats habituels. Saint-Martin qui était habituellement plus favorisé que Willermoz n'en retire « qu'un repoussement très marqué en l'ordre spirituel ». Martinez ne leur avait sans doute pas enseigné la nécessité de l'unité, du ternaire, ou du quinaire, pour la pratique de la Haute et Basse Magie ! Le binaire est, traditionnellement, absolument déconseillé ; les opérateurs 'doivent toujours être en nombre impair (« Numerus impare gaudet »...).

Quoi qu'il en soit, les résultats, petit à petit, et si médiocres soient-ils, font naître en Willermoz cette certitude (qui ira croissant avec les mois) que la Doctrine de Martinez de Pasqually est *le* reflet d'une vérité métaphysique. Et Willermoz devient donc un Réau-Croix zélé.

Pourtant, il ne perd pas de vue la Franc-maçonnerie ordinaire. Moins bien doué que les autres pour l'illumination intérieure, la méditation, et plus capable de juger les faits que les idées, il est également convaincu que cette Doctrine ésotérique - justement parce qu'elle est une vérité, métaphysique et religieuse -, doit être reflétée par la Franc-maçonnerie elle-même au même titre que tous les cultes ou toutes les écoles initiatiques, qui n'en sont ainsi que des reflets, déformés, différents par l'époque ou le climat. Et son tempérament actif, organisateur, son amour de la perfection, de l'ordre, de la minutie, lui font rechercher dans la Maçonnerie, telle qu'on la lui a fait connaître, une adaptation des enseignements secrets de son Maître Pasqually.

C'est pourquoi il ne varie pas dans ses intentions à l'égard de la « Stricte Observance », et entre le 11 et le 13 août, le Baron Weiler, venu spécialement d'Allemagne à Lyon, fonde l'Obédience lyonnaise de la « S. O. T. », ordonne et institue les membres nouveaux que Willermoz a recrutés parmi les maçons ordinaires, puis repart le 7 novembre de la même année, laissant la Loge Ecossaise Rectifiée « La Bienfaisance », voler de ses propres ailes ! C'est pourtant à propos de la Stricte Observance que Willermoz se brouillera (pour la première fois et momentanément d'ailleurs...) avec son ami Claude de Saint-Martin...

A vrai dire, Willermoz a un autre projet, secret celui-là, en tête. Déjà, les Puissances invisibles (qui mènent les Initiés de tous les temps, quoi qu'on en pense...), ont perçu la fin extérieure de l'Ordre des « Chevaliers Elus Cohens de l'Univers », et un nouveau cheminement de la doctrine a été choisi. Dans sa lettre du 12 octobre 1781, plus tard, Willermoz exprime ce dessein que

« la Chose » lui souffle, sans qu'il s'en doute peut-être ! Et au Landgrave de Hesse, il révèle ses intentions d'alors : « J'osai formuler le projet d'être pour elle (la Stricte Observance Templière ») et du moins en ma patrie, l'un de ses guides, de faire usage pour cela, des « lumières » que j'avais reçues ailleurs, (en l'ordre des Elus Cohens)... »

En effet, ses historiens ont noté que les années où il propage le rite maçonnique allemand de la « Stricte Observance » sont celles où il accomplit le plus fidèlement ses rites de Réau-Croix. Toutes les Opérations prescrites, tant celles des « trois jours » (pour les « lunes montantes »), que quotidiennes (invocations), ou les Grandes Conjurations Equinoxiales, le voient (comme tous ses Frères), au centre des Cercles magiques et des cierges symboliques, le Rituel en mains ! Et c'est là, il le reconnaît, qu'il comprit enfin l'ésotérisme de la Doctrine du Maître, sa réelle portée, matérielle et spirituelle, effective ou occulte. Comme Saint-Martin, consultant - ainsi qu'il le déclara lui-même - et pour toute chose spirituelle importante, soit par la voie intérieure soit par le secours des « passes », l'entité de l'Ordre, le mystérieux « Philosophe Inconnu », Willermoz retire de ses Opérations, mieux que des *preuves*, mais bien des *enseignements* et des *conseils*...

Et c'est indiscutablement dans la fumée des parfums qu'il brûle en l'honneur des Esprits planétaires que nous devons rechercher l'origine de ses projets, de ses intentions, de son activité maçonnique !

Sans doute, les écrivains anti-maçons et les catholiques ultra militants, qui nous affirment que la Franc-maçonnerie prend ses consignes et ses mots d'ordre, de *l'autre côté du Voile*, exagèrent-ils !

La nature des préoccupations modernes - essentiellement rationnelles - de ladite Maçonnerie, fera hausser les épaules devant pareilles hypothèses. *Mais jadis*, en bien des domaines, il est indiscutable que quelque « invisible Présence » a ombré fort souvent les innovations de la Franc-maçonnerie. Et c'est peut-être à cette rupture entre les « régions spirituelles » et notre monde que nous devons la déspiritualisation de certaines Obédiences maçonniques modernes. En décembre 1777 arrive à Lyon celui qui fut l'initiateur de Claude de Saint-Martin et de Goethe à la « Société des Supérieurs Inconnus » : Rodolphe de Saltzman, « Maître des Novices du Directoire de Strasbourg ». Celui-ci servit exactement les desseins de Willermoz ! Issu d'une famille protestante *d'Alsace*, c'était un homme extrêmement religieux, ayant fait de fortes études théologiques à l'Université de Gotinge. Comme Willermoz, la nature purement maçonnique de la « Stricte Observance » l'avait vite déçu.

Ne nous étonnons donc pas si nous le retrouvons rapidement Elu Cohen, sous la direction de J.-B. Willermoz. Et on peut affirmer qu'historiquement, c'est Saltzman qui est l'introducteur en Allemagne de la doctrine des Elus Cohens

La « Stricte Observance » avait dix degrés :

Apprenti	Écossais rouge	Écossais vert
Compagnon	Chevalier de l'Aigle	Novice ou Socius
Maître	Chevalier Rose Croix	Ecuyer
		Chevalier

Les trois derniers seuls, rappelaient vaguement cette parenté templière que toutes les Obédiences maçonniques recherchaient romantiquement. Ajoutons que, sachant l'inanité de cette filiation directe prétendue, les Francs-maçons français du XVIIIe siècle en général, ne tenaient nullement à elle. Ne serait-ce que par égard pour la Monarchie nationale qui jadis avait détruit l'Ordre !

Willermoz s'arrête, de concert avec Saltzman, à ajouter une « classe supérieure » aux deux « classes symboliques » de la Stricte Observance allant de l'Apprenti au Chevalier Rose-Croix. Cette « classe supérieure » portait le nom de « Profession », et ses deux grades constitutifs ceux de « Chevalier Profès » : C'était cette « classe » qui devait transmettre la *doctrine* des Elus Cohens et remplacer celle des Réaux Croix Il n'était pas question, pour le moment du moins, des *rites de Théurgie*, dont la continuité était réservée aux Elus Cohen primordiaux et à leur filiation directe.

C'est au « Convent des Gaules », qui eut lieu à Lyon, du 25 Novembre au 10 Décembre 1778, que cette réforme fut opérée et que la « Stricte Observance Templière », Province d'Auvergne (soit l'Obéissance Française) devint alors les « *Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte* » de l'*actuel Rite Écossais Rectifié*. On y reconnut officiellement trois fêtes d'Ordre : la Saint-Hilaire, la Saint-Jean d'Été, et le Jour des Morts, pour la commémoration des Frères disparus et des « Maîtres Passés ».

Maçonnerie Symbolique

- Apprenti ;

Compagnon ;

Maître ;

- Maître Écossais ;

Classe Supérieure ou Profession » :

Chevalier Profès ;

- Grand Profès.

On convint de la définition exotérique de l'Ordre *nouveau* : la *bienfaisance* sous toutes ses formes (aide matérielle, pécu-

naire, aux fondations et aux oeuvres sociales, aux hôpitaux, aux indigents, aux sinistrés, etc.). Sa définition ésotérique fut de même nature. La Bienfaisance, toujours ! Mais l'aide apportée à l'Humanité souffrante était celle que les Elus Cohen offraient par leur Théurgie et leur Mystique. Le Temple détruit qu'il s'agissait de reconstruire, n'était plus celui de Salomon, mais celui de la Jérusalem purement céleste, celle qui véritablement, justifie sa signification hébraïque : « Vision de Béatitude ». *Modernes Templiers, c'était à une Cité ou à un Tombeau qui n'était pas de ce Monde, qu'ils montaient une garde désintéressée !* Les Infidèles eux-mêmes avaient changé de « plan », et le Désert hostile s'était mué en ces mystérieuses « régions spirituelles » où sombre et s'égare trop fréquemment la fragile raison humaine.

Willermoz, ayant réussi à faire passer dans la rituel Ecossaise Rectifiée la filiation spirituelle et doctrinale de Mariniez de Pasqually, tenta alors d'agir de même, pour le reste des Obédiences qui en dépendaient.

Il se rendit au Grand Convent de Wilhelmsbad, qui s'ouvrit le 14 Juillet 1782. Certains ont voulu voir dans cette date une préfiguration du 14 Juillet 1789 ! La vérité est plus simple. Elle fut choisie parce que située à une « époque » lunaire (N. Lune) immédiatement succédant au Solstice d'Eté, à la Saint Jean-Baptiste, qui le définit liturgiquement.

Willermoz trouva aussitôt un appui précieux dans deux des Frères les plus puissants de l'Ordre : les princes Ferdinand de Brunswick et Charles de Hesse. Mais les Illuminés français trouvèrent aussitôt devant eux des adversaires aussi puissants ! Les « Illuminés de Bavière » et leur chef occulte, le fameux Weishaupt. Ces derniers scandalisèrent par leurs doctrines politiques et leur anticléricalisme exagéré les Français, partisans d'une réforme sociale universelle, mais obligatoirement spiritualistes. Plus encore, ils furent blessés en leurs sentiments de chrétiens sincères et de fidèles sujets du Roi de France. La lutte fut âpre et acharnée. Aux Illuminés de Bavière), vint se joindre l'hostilité du marquis François de Chefdebien de Saint-Amand, représentant des « Philalèthes » et de Savalette de Lange.

Du Convent de Wilhelmsbad, le marquis de Virieu, (un Elu-Cohen) a rapporté l'impression de « dégoût effrayé que lui avaient causé les intrigues, la conspiration de cette secte, qui prétendait critiquer la religion et fronder les gouvernements ». Pourtant Willermoz et ses amis triomphèrent. Ayant obtenu de présenter au Convent ses projets de réforme et ses nouveaux rituels, il fit accepter le nom de Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte pour tous les Frères de l'Ordre intérieur, comme cela se pratiquait en France, à Lyon. Désormais, le Rituel Ecos-

sais Rectifié copierait pour la plus grande partie, le Rituel de Lyon, dans lequel Willermoz avait introduit adroitement des allusions préparatoires à la Doctrine de Martinez de Pasqually. Enfin, une Commission spéciale, dont il assumait la direction, fut chargée de rédiger les rituels et instructions des Hauts Grades du Régime Intérieur, lequel comprendrait, au sommet, les deux grades de la « classe secrète » dite « Profession » pratiquée dans le Régime de Lyon.

L'oeuvre réformatrice était en bonne voie quand éclata, comme un coup de tonnerre, la Révolution Française. Elle annihila l'oeuvre de Willermoz. Les « Temples », Rectifiés ou Cohens, durent *se* mettre en sommeil. Les Frères furent dispersés, la terreur, la guerre, tout vint contrecarrer l'oeuvre entreprise.

Le Système maçonnique des « Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte » ne fut rétabli en France qu'en 1803. Il se réclama presque aussitôt du Grand Orient, avec lequel la « Stricte Observance » avait jadis eu des traités d'amitié. *Quant aux Elus Cohen*, bien que leur dernier Grand Maître, de Las Casas, leur ayant fait déposer leurs archives entre les mains des Philalèthes lors de la mise en sommeil officielle de l'Ordre, ils n'avaient pas officiellement repris leurs travaux. Mais, en cette même année, Bacon de La Chevalerie, Substitut du Grand Maître pont la « Partie Septentrionale du Monde », siégeait cependant, à ce titre, au Grand Collège des Rites du Grand Orient de France. Et il tenta alors, par des instances réitérées, d'obtenir la réorganisation de l'Ordre au sein même du Grand Orient. Mais l'influence du marquis de Chefdebien, membre du Grand Consistoire en question fit contrecarrer la tentative de Bacon de La Chevalerie, car tout fut refusé. L'esprit particulier aux Elus Cohens, n'était du reste pas fait pour se développer au de la Maçonnerie symbolique, telle que la concevait le Grand Orient. Les divergences étaient fondamentales.

Le régime des « Chevaliers Bienfaisants » passa alors en Suisse, par le Directoire de Bourgogne, qui transmit ses pouvoirs au Directoire Helvétique. Celui-ci devait devenir l'actuel « Régime Écossais Rectifié ».

Jean-Baptiste Willermoz mourut à Lyon, le 20 Mai 1824, comme il avait vécu, en spiritualiste et en croyant sincère. Lyon, sa ville natale, lui fut ingrate puisque l'Administration des Hôpitaux de Lyon ne fit pas dire, pour lui, la messe qu'elle avait coutume d'offrir pour l'âme de ses défunts administrateurs. Mais

cependant, à ses funérailles, la foule fut nombreuse. Douze vieillards de la Charité portaient des torches, et dix-huit prêtres officièrent dans l'église Saint Polycarpe, tendue de noir. La tombe de Willermoz, nous dit Alice Joly, sa biographe, à qui nous empruntons ces détails, est au cimetière de Loyasse. Et l'oubli se fit sur celui qui avait été un grand mystique, sinon *par les oeuvres, du moins par* l'intention et le désintéressement parfait. Il faudra attendre le XXe siècle et la grande renaissance de l'Occultisme, pour que Willermoz et ses compagnons de luttes spirituelles revinssent, au premier plan, en ces énigmatiques domaines... (1)

- (1) En France, l'actuel successeur de Willermoz à la tête du « Régime cossais Rectifié », est le Docteur Camille Savoir, « *Grand Prieur des Gaules* », ancien « Grand Commandeur » du Grand Orient de France, une des figures qui honorent et enrichissent la Maçonnerie plus qu'elles ne lui empruntent !

L'ECOLE PHILOSOPHIQUE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

Un peut maintenant admettre que l'enseignement issu de Martinez de Pasqually se scinda en deux rameaux à la mort du Maître. L'un, par le canal de la haute Mystique et l'École de Claude de Saint-Martin, nous apporta la technique de la « voie intérieure ». Le second, par le travail prudent et patient de J.-B. Willermoz, nous est accessible à travers l'habituel ésotérisme maçonnique. Mieux, cet ésotérisme nous est rendu plus clair, et un double enseignement semble sourdre de la minutieuse Rituélie maçonnique, et nous prépare ainsi à une troisième et dernière interprétation.

Les deux premiers ésotérismes que nous transmet la Franc-maçonnerie symbolique (principalement avec les grades dits de « Saint-Jean » : Apprenti, Compagnon et Maître), portent, l'un sur la Magie commune, le second sur l'Alchimie. Tous deux constituent la partie opérative de cette Symbolique.

La troisième et dernière porte sur la Philosophie qui se dégage de ces ésotérismes, et constitue alors la partie « spéculative » de la Maçonnerie.

Tel est l'aspect que peut revêtir tout commentaire intelligent de la Rituélie traditionnelle des « Fils de la Veuve ». Magie, Alchimie, Mystique, constituent d'ailleurs la symbolique habituelle que nous retrouvons aux tympans des cathédrales gothiques, exprimée par *ces Hermétistes* audacieux que furent les grands « maîtres d'œuvre » de jadis.

Mais, avec le temps, la montée matérialiste, cet enseignement purement philosophique s'est déformé. Aux principes devant régir la construction de la Cité Spirituelle, se sont substitués ceux qui devaient guider la construction de la Cité Matérielle idéale. Et la Philosophie devenant la Politique, cette même partie, qui devait demeurer « spéculative », est redevenue, à sa manière, « opérative » !

N'en accusons personne. Le Démon, mieux que nous, sait ce qui convient à l'Absolu ! Et toute chose, en ce Monde, subit la

loi inexorable de l'éveil et du sommeil, de la naissance, de l'apogée, et du déclin. Mourir, pour renaître », est le principe même de toute initiation.

Du dévoiement de telles Obédiences, contaminées par un matérialisme grandissant, - et cela au même titre que tant d'autres Institutions humaines (Eglises, Etats, Familles, Individus, etc.) - nous ne pouvons pas, équitablement, conclure à la déviation totale de l'idéal qui fut celui de la Franc-maçonnerie. A son sujet, comme à celui des autres institutions, il serait blâmable de désespérer. Le spiritualisme intense qui l'anima jadis peut renaître, au même titre que l'esprit évangélique du Christianisme primitif peut revivre au sein d'une Catholicité apparemment endurcie.

C'est par l'action intelligente, traditionnelle, persévérante, de ses affiliés, que la Franc-maçonnerie retrouvera enfin son vrai *visage*, celui qu'avaient désiré ses promoteurs véritables : les *Rose-Croix*...

LA DOCTRINE DE MARTINEZ DE PASQUALLY ET L'ESOTERISME MAÇONNIQUE

Comme nous nous sommes efforcés de le démontrer, J.-B. Willermoz a tenté de faire exprimer au maximum du possible, à l'habituelle rituelle maçonnique, et en créant une Obédience spiritualiste dont le climat serait éminemment favorable à cela, l'essentiel de la doctrine reçue parmi les Elus Cohens. En cela, il a démontré sans contestation possible, la foi indiscutable qu'il éprouvait pour les enseignements de son maître, Martinez de Pasqually et pour le bien-fondé de son action. En cela, sans doute, il a dû mettre à exécution les instructions qu'il avait probablement reçues en qualité de membre du Tribunal Souverain et « S. J ».

Le côté maçonnique du Martinisme constitue donc l'oeuvre personnelle de J.-B. Willermoz, continuant en cela Martinez de Pasqually. En effet, nul ne pouvait entrer dans les Elus Cohens (Classe du Porche) s'il n'était déjà en possession de la « plénitude des droits maçonniques » ; c'est-à-dire titulaire du 3^o degré : Maître. C'est dans le but de faciliter cette première initiation que Martinez de Pasqually avait créé, avant la « Classe du Porche », la « Classe Symbolique », comprenant les traditionnelles « Loges de Saint-Jean », travaillant aux trois degrés habituels d'Apprenti, de Compagnon et de Maître. D'ailleurs, une lettre de Louis Claude de Saint-Martin le précise bien, les trois degrés y étaient conférés en *une seule fois*, alors qu'il *n'en* était nullement ainsi des degrés divers de la hiérarchie des Elus Cohens.

Ce système avait plusieurs avantages :

a) Il *éveillait* dans le Récipiendaire, par son remarquable symbolisme, les tout premiers facteurs psychiques nécessaires à la bonne compréhension future de la Doctrine et des Opérations magiques en découlant; c'était là, le nécessaire entrebâillement des « Portes » intérieures sur l'Au-delà immédiat.

b) Il permettait à l'Ordre de pénétrer un milieu éminemment riche en : « hommes de désir ». En effet, l'Occultisme (et toutes les sciences s'y rattachant), formait le grand programme de la plupart des Obédiences maçonniques du XVIIIe siècle. La Maçonnerie bleue ordinaire était donc le crible nécessaire entre l'Ordre des Elus Cohens et le monde profane.

c) Il permettait à l'Ordre d'accueillir tous les Frères visiteurs de ces innombrables Obédiences, et cela selon la règle maçonnique et les principes même de sa fraternité. Mais ces mêmes « loges de Saint-Jean » permettaient à l'Ordre de voiler soigneusement aux yeux de la Maçonnerie ordinaire sa véritable actualité et ses Buts secrets, incompatibles en réalité avec l'éclectisme philosophique et la neutralité religieuse que la Maçonnerie Bleue imposait à ses « filles ».

C'est pourquoi il est absolument nécessaire de comprendre le côté *secret* de ce véritable « drame » symbolique qu'est la réception à la Maîtrise, d'en dégager les analogies avec l'enseignement doctrinal de Martinez de Pasqually, d'en souligner l'ésotérisme profond, pour comprendre enfin les rapports qui peuvent exister entre le Martinisme et la Franc-maçonnerie. Voici donc le Rituel *du Grade de Maître, éclairci* et commenté à la lumière de l'ésotérisme traditionnel...

Que conclure de l'ensemble de ce « mystère » (au sens médiéval du mot), quel enseignement ésotérique peut en être déduit, non seulement de son côté légendaire, mais du détail même de sa rituel ? Ceci. (1)

Tout se déroule (ou est censé se dérouler) dans le Temple de Jérusalem d'abord, *puis* dans les environs immédiats de la Ville sainte. Or, la Tradition biblique nous dit que le Golgotha (en hébreu : crâne...) (2) fut le mont qui servit de sépulture à Adam, après sa mort terrestre.

Hiram, descendant des dieux, fils des Élohim, (selon la très belle légende rapportée d'Ethiopie par Gérard de Nerval), est donc assassiné et enterré à l'endroit où repose le corps d'Adam

(1) Les rituels, maçonniques sont suffisamment connus maintenant du Public en leurs grandes lignes pour que nous puissions aborder rapidement leur symbolisme.

Kaon l'Homme Archétype, l'Androgyne primitif chargé de garder et de cultiver le mythique « jardin » d'Eden, en place d'Elohim...

L'Acacia, avec le facile jeu de mots (cabale phonétique) qui peut se faire de l'hébreu au sanskrit, nous précise qu'il est donc *l'éternel Présent, celui qui est partout d la fois...*

Ses rameaux possèdent de 28 à 30 feuilles, nombre du cycle lunaire réglant notre Monde.

Ses fleurs, en Orient, s'ouvrent et se ferment avec le Jour. (Voir Dupuis : « Origine des Cultes »).

Conséquence de cette double mort (qui n'en fait qu'une), le Temple maçonnique, image et réduction de l'Univers, est alors plongé dans l'obscurité, *les Ténèbres règnent*, l'Etoile Flamboyante s'éteint entre les deux Colonnes d'Occident, telle le Soleil chaque soir...

Vient alors le Récipiendaire, (l'Homme de désir...), qui *accepte de mourir*, tout comme son *maître*, l'Architecte Hiram. Il revit alors, microcosme, le drame qu'a vécu Hiram, Macrocosme. Grâce au savoir des Initiés (les Maîtres de la Loge), le Récipiendaire pénètre dans le Royaume des Morts, la ténébreuse « Chambre du Milieu », s'incorpore à Hiram, et tel Orphée arrachant Eurydice aux Enfers, ranime par sa propre chair le Maître mort et lui sert de véhicule psychique. Hiram renaît donc et revit à travers tous les Initiés, qui le portent en eux et s'y sont intégrés...

Alors, conséquence ultime de la résurrection du Maître Architecte, les Ténèbres disparaissent, les lourdes tentures noires, symboles des Ténèbres palpables, extérieures, s'effacent, la Lumière jaillit, glorieuse, hors du Debré tout illuminé, inondant le Temple du Monde...

Et à l'Orient, l'Etoile Flamboyante étincelle de nouveau, telle le Soleil à chaque matin...

Les profanes et les maçons matérialistes ou ignorants n'ont vu en ce *symbolisme* splendide que la renaissance, quotidienne ou annuelle, de l'astre du jour, père de la vie, et le triomphe de l'instruction sur l'ignorance !

N'est-ce pas plutôt un résumé complet de la Doctrine dite de la Réintégration, *attribuée à* Martinez de Pasqually, qui n'en fut en réalité que le vulgarisateur ?

Très certainement. Et alors une conclusion logique s'impose aussitôt à l'esprit.

Adam, (le maître Jacques d'Elohim), Atem ou Atoum (le Démoniateur égyptien), Hélios (le démoniateur grec, conducteur du Monde, le « protecteur des initiés » selon les Orphiques), Hiram, (le maître d'oeuvre du Temple céleste), en un mot le *Grand Architecte de l'Univers*, et l'entité métaphysique, principe permanent de la Connaissance intellectuelle et de la Lumière Occulte, ne serait qu'un seul et même personnage...

Ce qui fait conclure à l'identité absolue du Lucifer tel que le conçoit le catholicisme et de l'Adam Kadmon de la kabbale hébraïque I

Ce point avait d'ailleurs déjà été fréquemment envisagé par les Occultistes kabbalistes. (1)

L'importance particulière de cet aboutissement sera tout particulièrement appréciée lors de l'étude de quelque chapitre du Zohar, et des divers auteurs kabbalistes, traitant de la rupture des « vases », des rois d'Edom, etc. et en général, de l'origine du Mal et de sa répercussion sur la *Natura Naturanda*.

Nous serions incomplet en omettant de signaler le caractère commun des représentations baphométriques, savoir l'Androgyne *hermétique habituel* (*visage* masculin, barbu, cornu, poitrine féminine, phallos érigé) et la lame XV du Tarot de, Marseille, dite « *Le Diable* » qui nous offre une effigie équivalente.

Or, au sujet du Baphomet, Eliphas Lévi nous donne cette signification française du même nom, cabalisé en latin : « *Le Père du Temple, Paix Universelle des Hommes* »... (Templi Omnium, etc.).

Le Père du Temple peut indifféremment se nommer Hiram, Adam Kadmon, le Démiurge, etc. C'est inévitablement, le Grand Architecte !

(1) Stanislas de Guaïta, notamment, dans le *Serpent de la Genèse* (t. II).

NOTES SUR LA FRANC-MAÇONNERIE
CONSIDEREE EN TANT QU'ECOLE MORALE

« L'âme véritable de la Franc-maçonnerie se doit dépeindre non pas d'après les hommes enrôlés sous sa bannière, mais bien d'après la Tradition dont elle prétend se prévaloir. » (1)

Cette Tradition s'est malheureusement altérée, au cours des âges, ainsi que toute oeuvre d'origine humaine. Et ceci était à peu près inévitable, par suite des réactions normales de ses constituants matériels rien d'autres que de pauvres hommes.

a) Les principes de liberté, d'égalité, de fraternité, charte inamovible des individus et des nations, à laquelle la Maçonnerie est attachée jusqu'à la mort, ont été trop méconnus, piétinés même, par tous les gouvernements et les partis politiques. Les intérêts particuliers et ceux des castes ou des oligarchies, champignons vénéneux engendrés par l'indéracinable égoïsme, ont été trop longtemps favorisés par *les Pouvoirs Publics*, (et cela partout, quels que soient les régimes), au détriment de l'intérêt général. Mais la vraie Maçonnerie s'est toujours élevée contre l'Injustice et l'Intolérance. Elle a voulu, partout et toujours, rétablir l'équilibre rompu.

»

Mais parce qu'ils étaient humains, les moyens employés par elle ont été, parfois, amenés à dépasser les limites de cette Sagesse qu'elle prenait pour flambeau. Pour lutter contre la détresse matérielle des gouvernés, contre la misère des humbles, elle est descendue nécessairement sur le plan matériel, sortant ainsi des ambiances toutes spiritualistes de ses hauts aréopages. Elle a ainsi perdu de vue son rôle essentiellement spirituel et son office de médiateur et de conducteur. Dulcificatrice des impatiences du Progrès, elle a parfois été dépassée par les peuples qu'elle s'était engagée à mener vers un mieux-être légitime. Et dans certains cas, elle s'est aussi prêtée aux réalisations partisans.

(1) Nous empruntons ces définitions magistrales à l'ouvrage (épuisé) de C. Chevillon
« Le vrai visage de la Franc-maçonnerie ».

Sans doute. Mais cette action était légitime en son essence, sinon en ses modalités. Les hommes qui, dans son sein, ont dirigé la lutte, étaient, pour la plupart, pleins de foi et de bonne volonté. Ils n'avaient qu'un seul objectif, rendons-leur cette justice : le Bien, et le Mieux. Pour cette bonne volonté, pour cette foi, en un avenir meilleur, pour cette espérance en une charité plus grande entre les hommes, il faut les absoudre. Même si leur oeuvre, en sa finalité, était condamnable (et cela n'est pas...), la Maçonnerie serait encore innocente, car elle n'a jamais préconisé l'Erreur, mais la Vérité.

L'erreur ou les défauts de certains éléments de son clergé, enlèvent-ils à l'Eglise, révéérée par tant de catholiques, une part de son autorité morale et déforment-ils le précieux dépôt qui lui a jadis été confié ? Evidemment non.

Nous revendiquons hautement, pour la Franc-maçonnerie, cette même équité.

Contrairement aux affirmations *de ses* détracteurs, la Maçonnerie n'est pas, en effet, une entreprise *de* démolition sociale, un organisme gangrené, dont l'activité néfaste propage la maladie dont il est atteint. Nombre de maçons, et non des moindres même (car le cordon ou le sautoir ne font pas l'initié ni l'adepte ; mais bien son propre travail intérieur), peuvent errer. Et le contraire serait étonnant. Beaucoup peuvent agir en vue d'intérêts personnels plus ou moins légitimes. Il est inadmissible de jeter l'interdit sur l'Ordre tout entier, par le fait de brebis galeuses, fussent-elles la majorité, qui s'abritent en ses Temples.

Avant toute autre prérogative morale, le rituel maçonnique assure que le Profane qui frappe à la porte du Temple, est « libre, et de bonne mœurs ».

De cet affranchissement préalable dont on répond pour lui, en quoi le néophyte est-il redevable ? Que lui doit-il de nouveau au point de vue moral ? Qu'est-ce que cette liberté ?

La liberté négative consiste en la maîtrise de soi-même, en la résorption des entraves matérielles et passionnelles, propres aux esclaves. Aussi en une période *d'ascèse* active, elle-même génératrice de l'aspect positif de ladite liberté... C'est là la liberté de réalisation. Cette dernière liberté est la véritable au point de vue maçonnique. Liberté de *réaliser*.

Par le thème que développent ses trois réceptions successives, la Maçonnerie symbolique prétend faire du profane un « nouvel homme ». Elle lui donne une seconde vie, elle le fait renaître. Cette naissance à *la* lumière spirituelle, *consiste à* rompre la fringue de ses passions, à briser la chrysalide intellectuelle des préjugés et des erreurs, dont l'âme de la foule ordinaire est trop souvent prisonnière, entravée en son élan vers la Vérité par tant de choses obscures et louches.

L'entrée dans le Temple, telle que le veut sa rituel, provoque un choc psychologique, le choc de la lumière, brusquement révélée par la chute du bandeau noir. C'est l'éveil sur un plan nouveau. *Une nouvelle vision des êtres et des choses.*

*
**

La Maçonnerie, neutre au point de vue religieux, ne veut pas de la Morale commune, reposant sur une crainte métaphysique, sur une récompense ou un châtement post-mortem. La Maçonnerie veut le *Vrai essentiel, le Beau en soi, le Bien Suprême*. Et cela, sans se préoccuper des contingences engendrées par l'égoïsme des races, des nations, et des individus (compte tenu de la progressivité nécessaire à la stabilité du Cosmos). Elle accepte donc les compromis et les chemins de traverse, mais ceux axés vers le But final qu'elle se propose, et jamais les compromissions et les routes *régressives*. *Ce n'est pas vainement que sa Symbolique donne à l'Orient, où naît la Lumière quotidienne, une telle importance, et ce n'est pas non plus sans motifs profonds que la Lumière personnifie en ses Temples le Bien suprême. La Maçonnerie accepte l'opinion du moment, pour autant qu'elle contient une parcelle de vérité, mais combat l'erreur et l'ignorance. Elle accepte un moindre bien pour aller vers un mieux futur certain.*

Et parce qu'elle estime que le Bien, le Vrai, et le Beau essentiels, sont des attributs d'un Absolu qui est irréductible finalement en mode contingent, parce que cette religiosité qu'elle porte en elle est la plus haute forme même de l'esprit religieux, la Maçonnerie se refuse à définir et à limiter en des dogmes et des formules concrètes ce qu'elle entend par le Beau, le Vrai et le Bien. Pour elle, la Beauté et la Bonté sont sans limites dans le Temps ou l'Espace. Et nulle dogmatique ne la peut enfermer. Car, outre *la Lumière, son guide est aussi l'Espérance...*

Et ceci justifie son apparente indifférence religieuse.

*
**

La Maçonnerie ne tend pas seulement à créer, parmi ses Adeptes, des personnalités à la fois pures et fortes. Mais elle veut encore illuminer les masses dans la mesure du possible, leur faire comprendre ce qu'est réellement la justice, l'équité, le droit et le devoir, et les confirmer dans la liberté par la véritable fraternité, cette « *caritas generis humani* », jadis évoquée par Cicéron et les Stoïciens.

C'est pourquoi son enseignement est aussi un apostolat, et chez elle, tout converge vers l'action, sans demeurer dans le domaine des individuelles rêveries anagogiques.

Par la science spéculative, elle mène à la science des réalisations et son rêve, c'est de construire le Temple de l'Humanité. Et c'est pourquoi un de ses degrés prend pour devise la triade théologique : « Foi, Espérance, Charité ».

Mais qu'est-ce que ces trois vertus, considérées du point de vue maçonnique pur ?

Tout à l'heure, nous prononcions le mot « illuminer ». Dans la langue vulgaire, ceci est synonyme de folie et de chimère. Mais pourtant, il est aussi un autre sens ! Et c'est celui d'éclairer... L'Illuminé doit lui-même être un flambeau.

C'est pourquoi la Foi maçonnique n'est pas cette croyance étroite par laquelle l'ignorant s'incline devant un dogme indéfinissable. La Foi maçonnique, c'est la transfiguration de la pensée, la sublimation de l'entendement. Ce n'est pas le credo héroïque ou paresseux du charbonnier de la légende, c'est le credo plein de lumière de la science discursive et intuitive, qui déclare : « je sens, je vois, je sais, et pour cela, je crois... »

L'Espérance, ce n'est pas cette aspiration béate vers une aide problématique et souvent imméritée, vers une récompense gratuite, inadéquate à l'effort déployé pour la conquérir. C'est l'essor de tout l'être vers les sommets de la Beauté et de la Justice.

La Charité, ce n'est pas l'amour égoïste d'un Bien conçu comme un bien-être dont on veut jouir. C'est l'Amour désintéressé, d'un suprême Idéal de Bonté, de Miséricorde et de Paix générale et non pour un seul être, mais bien pour *l'universalité des Etres...*

Et ces trois vertus sont une seule et même chose, considérées sous trois aspects différents, par suite de la triplicité humaine.

C'est la Volonté, purifiée de tout alliage bâtard, la Raison, *magnifiée* et rendue subtile comme une lame d'épée, c'est le Coeur, élargi jusqu'au sacrifice par la Conscience illuminée... (1)

*

**

Le vrai travail du Franc-maçon doit donc être totalement désintéressé, et accompli sous l'angle du Devoir. Le Franc-maçon, en effet, ne revendique pas ses droits personnels d'homme libre et franc, sinon pour accomplir ce devoir. Car il sait bien que ses droits sont relatifs et limités, mais que son devoir est absolu et sans bornes.

Aussi, le Franc-maçon doit se considérer comme un apôtre, un chef missionné parmi les élites, car il doit tendre à devenir,

(1) Le lecteur profane appréciera comme il se doit cette magnifique définition de la vraie maçonnerie due au profond penseur et au chrétien convaincu que fut C. Chevillon.

et il doit devenir, à la fois un initié, un illuminé, un homme de coeur, de science et aussi d'action.

Conçoit-on maintenant, à la lueur de ces quelques éclaircissements sur le véritable aspect intérieur de la Franc-maçonnerie, que cette vaste association est, en son principe, autre chose qu'une banale association d'entraide, qu'une fraternité de goûts et d'opinions, et surtout qu'un moyen honteux d'accaparer la matérialité sordide ?

il se peut que le Grand Oeuvre qu'elle s'est imposée doive écarter de sa route certains obstacles, irréductiblement figés en une permanente hostilité. Il se peut que telles dogmatiques intransigeantes tentent de lui arracher des mains tous ses moyens. Impassible comme l'immanente Justice qui l'a missionnée, la Franc-maçonnerie Universelle se doit de briser ces obstacles sans haine comme sans faiblesse.

La grandeur surhumaine de sa tâche lui impose ce masque d'effrayante impassibilité qui a fait, si souvent, qu'on *a reproché* à la Maçonnerie *de* prêcher tels principes et d'en appliquer tels autres. Mais cette terrible puissance, elle se doit à elle-même, à la hauteur vertigineuse d'où elle émane, à la noblesse du Principe qui la suscita, de ne le mettre en action qu'avec discernement et équité.

Eggrégore de toutes les hautes spiritualités humaines, collectif de ce que l'Humanité totale compte de plus noble, de plus pur et de plus désintéressé en ses naturelles aspirations, la franc-maçonnerie se doit encore à elle-même de veiller à ce que nulle sanie étrangère ne vienne perturber sa propre eurythmie. Et, conséquence inéluctable, elle ne peut par conséquent ouvrir ses Temples à tous les désirs, à toutes les ambitions, et faire sienne n'importe quelles personnalités. Elite constitutive des élites, athanor en perpétuelle élaboration, la Franc-maçonnerie doit donc avant tout mettre en pratique sa vieille devise « Ordo ab Chao », au sein même de ses Ateliers, de ses Chapitres, et de ses Aréopages. C'est dire que la bonne volonté profane ne suffit pas pour justifier et motiver l'ouverture de ses Temples. Bien au contraire, elle doit exiger plus qu'elle n'est à même de donner. Ce faisant, la Franc-maçonnerie se montrera digne de la confiance que mirent jadis en elle les Illuminés qui présidèrent à sa genèse ; elle sera ainsi en possession de tous les moyens pour réaliser cet idéal de Justice, de Bonheur et de Fraternité, auquel elle a, depuis bientôt deux siècles, convié les Hommes.



Médaille talismanique

Médaille talismanique